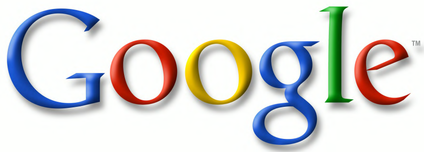


LE CONCILIATEUR, OU L'HOMME AIMABLE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Par Charles-Albert DEMOUSTIER.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Nation, le 29 septembre 1791.

A PARIS,

Chez Barba, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, n°. 51.

AN XI. (1802)

PERSONNAGES.		ACTEURS.
DORVAL, sous le nom de Melcourt.		*Fleury.*
LUCILE, fille de Mondor.		Mlle *Mars.*
MONDOR.		*Caumont.*
Mad. MONDOR.		Mme *Lachassaigne.*
Mad. DE BOISVIEUX,	sœurs de Mondor.	Mme *Turbot.*
Mad. DE VERTSEC,		Mme *Suin.*
CLÉON,	amans de Lucile.	*Drouin.*
CLITANDRE,		*Dupont.*
NÉRINE, suivante de Lucile.		Mlle *Devienne.*
FRONTIN, valet de Mondor.		*Rochelle.*

LE CONCILIATEUR,

OU

L'HOMME AIMABLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un sallon.

SCENE PREMIERE.

MELCOURT, FRONTIN.

FRONTIN, *introduisant Dorval.*

C'EST vous, M. Dorval, vous, ce jeune homme aimable !...

MELCOURT, *l'embrassant.*

Oui, mon pauvre Frontin.

FRONTIN.

Quel prodige incroyable
De vous voir en ces lieux ! vous, monsieur, dont le nom...
Pardonnez !... est maudit de toute la maison.

MELCOURT.

Je le sais.

FRONTIN.

Sauvez-vous, M. Mondor, mon maître,
S'il vous voyait ici, vous forcerait, peut-être,
(*Il lui montre la fenêtre.*)
A prendre, pour sortir, le chemin le plus court.

MELCOURT.

Rassure-toi : j'ai pris le surnom de Melcourt.

FRONTIN.

De votre petit fief ?

MELCOURT.

Justement ; et j'espère
Demeurer inconnu.

FRONTIN.

Quand monsieur votre père

Mourut... trop tôt, hélas ! et pour vous et pour moi,
Dans cette maison-ci, je cherchai de l'emploi ;
Près de M. Mondor, chéri de son village ;
Vif, mais bon ; s'occupant beaucoup du jardinage
Dont il fait son plaisir. C'est pour les bonnes gens
Que le ciel a créé les plaisirs innocens.
Monsieur votre oncle, alors voisin de cette terre,
Et mon maître ; s'aimaient d'une amitié sincère.
Un malheureux procès tout-à-coup les brouilla.
Je ne vous revis plus depuis ce moment là :
Depuis quatorze ans ?... mais j'ai su vous reconnaître.
On ne méconnaît point ceux que l'on a vu naître.
Ce cher enfant !... tenez, embrassons-nous encor.

MELCOURT.

De tout mon cœur !

FRONTIN.

Enfin, près de M. Mondor
Qui peut vous amener !

MELCOURT.

L'amour et l'espérance.

FRONTIN.

L'espérance et l'amour ici ! quelle apparence !

MELCOURT.

J'aime Lucile.

FRONTIN.

Quoi Lucile vous connaît ?

MELCOURT.

Oui...

FRONTIN.

Tant pis !

MELCOURT.

Et non.

FRONTIN.

Mais comment !

MELCOURT.

Voici le fait :
Chez M. de Courval, j'en fis la connaissance
Sous le nom de Melcourt. Ainsi la différence
Du nom l'aura trompée ; et tu vois qu'en ce cas,
Lucile me connaît et ne me connaît pas

FRONTIN.

Tant mieux ! car, si Melcourt à Lucile a su plaire

Dorval éprouverait bientôt un sort contraire.
Dorval est en horreur; et Lucile, en ce cas,
Pourrait bien vous aimer, et ne vous aimer pas.

MELCOURT.

De Mondor autrefois je n'ai connu la fille
Qu'un moment. Ignorant quelle était ma famille,
Lucile m'accueillit, et même à mon départ,
Me laissa, pour adieux, un douloureux regard.
Je partis pour l'armée, et bientôt dans mon ame
Je sentis s'allumer cette secrette flamme,
Qui, par le souvenir s'augmentant chaque jour,
M'a fait précipiter l'instant de mon retour.
J'arrive hier; j'apprends, (conçois-tu ma surprise!)
Que l'on juge aujourd'hui le procès qui divise
Nos familles. Soudain, pour prévenir l'arrêt,
De les concilier je forme le projet.

FRONTIN.

Je crains que l'intérêt, monsieur, ne le renverse.
Un plaideur amoureux de sa partie adverse!...

MELCOURT.

Par cet arrangement j'obligerai Mondor.
Sur le point attesté chacun sait qu'il a tort;
Qu'il doit le perdre...

FRONTIN.

Avant de prédire sa perte,
Regardez bien, monsieur, si la porte est ouverte.

MELCOURT.

J'amènerai la chose avec ménagement.

FRONTIN.

Au nom seul de Dorval, c'est un emportement!...
Cet arrangement-là ne sera pas facile.

MELCOURT.

Oui, mais, si j'y parviens, j'espère que Lucile...

FRONTIN.

Vous voulez à l'amour en devoir le succès,
Et par un bon hymen transiger sur procès.
Mais j'y vois un obstacle assez grand...

MELCOURT.

Je t'en prie,
Parle!

FRONTIN.

C'est qu'aujourd'hui Lucile se marie.

A sa main deux rivaux prétendent à-la-fois.

MELCOURT.

Et Lucile ?

FRONTIN.

N'as plus que l'embarras du choix.

MELCOURT.

Et ces deux prétendans ? . . .

FRONTIN.

Sont Cléon et Clitandre :
L'un fat, présomptueux ; l'autre mielleux et tendre ;
Fort jaloux l'un et l'autre, et très-riches tous deux.

MELCOURT.

Sont-ils bien accueillis ?

FRONTIN.

Pas mal.

MELCOURT.

Le doucereux
Doit déplaire au père.

FRONTIN.

Oui, mais il plaît à la mère.

MELCOURT.

Et le fat lui déplaît ?

FRONTIN.

Oui, mais il plaît au père.
Car ce couple est toujours en opposition ;
Et pour mieux soutenir la contradiction,
Il se boude, se fuit, se contrarie et s'aime.

MELCOURT.

Mais, aiment-ils Lucile ?

FRONTIN.

Assez, et c'est là même
Le seul point sur lequel ils paraissent d'accord.

MELCOURT.

En l'aimant avec eux je plairai donc d'abord
A tous deux ?

FRONTIN.

A monsieur, mais non pas à madame.
Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une femme
Qui, jadis belle et fraîche encore à quarante ans,
A la fin de l'été se croit dans le printems ?
Pour elle quel fardeau qu'une fille accomplie,
Plus grande que sa mère, et sur-tout plus jolie,

Qui de nouveaux trésors tous les jours s'enrichit,
Tandis que tous les jours la maman s'appauvrit !
Encor lui passe-t-on les graces du jeune âge,
Tant que des soupirans on conserve l'hommage.
Mais, dès que les amans s'attachent à ses pas,
C'est un crime, monsieur, qu'on ne pardonne pas.
Vous m'entendez. . .

MELCOURT.

Je vois que, pour préliminaire,
Il faut, suivant l'usage, adresser à la mère
Ce qu'on sent pour la fille.

FRONTIN.

Oui, mais autre embarras.

MELCOURT.

Quoi ?

FRONTIN.

Vous allez avoir deux tantes sur les bras.

MELCOURT.

Tu ris ?

FRONTIN.

Je ne ris point : oui, monsieur, oui, deux tantes.

MELCOURT.

Jeunes !

FRONTIN.

De cinquante ans, et des plus exigeantes.
L'une sentimentale, avec timidité,
Vous fera faire un cours de sensibilité,
Et de force ou de gré, sera votre bergère :
L'autre, à lœil sémillant, lutin sexagénaire,
Si pour elle, monsieur, vous voulez soupirer,
Ne vous laissera pas le tems de respirer ;
Elles sont toutes deux rivales de Lucile :
Madame de Boisvieux prend l'amant imbécille ;
Madame de Vertsec, le fat.

MELCOURT.

Puisque leur cœur...

FRONTIN.

Oh ! ne vous flattez pas d'échapper au malheur
D'être aimé !

MELCOURT.

Je n'ai rien qui doive les séduire,

Et je n'y prétends pas.

FRONTIN.

Non, vous aurez beau dire,
En vous tout va leur plaire, esprit, grace, beauté;
Et plus que tout cela, monsieur, la nouveauté.
Il est un autre obstacle.

MELCOURT.

Encore?

FRONTIN.

Je devine
Que vous n'êtes pas riche...

MELCOURT.

Hélas! non.

FRONTIN.

Et Nérine
Qui gouverne Lucile avec quelque ascendant,
Auprès d'elle n'admet qu'un riche prétendant.

MELCOURT.

C'est par intérêt?...

FRONTIN.

Non; c'est par philosophie.
(*Confidemment.*)
Car Nérine est, monsieur, une fille accomplie,
Qui...

MELCOURT.

Te plaît et qui t'aime?

FRONTIN, *avec un air protecteur.*

A peu près, entre nous,
Auprès d'elle on pourrait solliciter pour vous.
Ah! Mondor! il n'est pas dans son jour agréable.
Annoncerai-je?

MELCOURT.

Va.

SCENE II.

MONDOR, *au fond du théâtre*, MELCOURT FRONTIN.

FRONTIN, *allant au-devant de Mondor.*

M. Melcourt.

MONDOR, *à Frontin.*

Que diable.
Je te dis qu'aujourd'hui je ne veux recevoir

Qui que ce soit.

MELCOURT, *saluant.*

Monsieur....

MONDOR, *brusquement.*

Monsieur veut-il s'asseoir ?

MELCOURT, *avec joie.*

Volóntiers.

(*Frontin s'empresse d'approcher un fauteuil.*)

MONDOR, *prenant par le bras Melcourt, prêt à s'asseoir.*

Après tout, il n'est pas nécessaire
Pour un mot... Il sagit ?...

MELCOURT, *hésitant.*

D'une petite affaire...

MONDOR, *avec emportement.*

D'une affaire ! ah, morbleu ! c'est par trop m'accabler.

MELCOURT.

Pardon !...

MONDOR.

Je ne veux plus en entendre parler.
Serviteur.

(*Il s'éloigne.*)

FRONTIN, *à part, à Melcourt.*

Adieu donc !

(*Il sort.*)

MELCOURT, *saluant Mondor qui le congédie.*

Avec un caractère
Aussi franc...

MONDOR.

Il est vrai.

MELCOURT, *poursuivant.*

Je sens qu'on n'aime guère
Les procès...

MONDOR, *le ramenant.*

Le nom seul, monsieur, m'en fait horreur.
Et si je vous reçois avec un peu d'humeur,
C'est que, dans ce moment, on m'en juge, sans doute,
Un infernal ! pourquoi ? pour rien : pour une route,
Pour des arbres plantés sur le bord d'un chemin ;
Je me vois ruiné par un maudit voisin
Qui veut m'ôter mes droits ; mais j'y mettrai bon ordre.
J'y mangerai mon bien, plutôt que d'en démordre ;
Je transmettrai ma cause à mes derniers neveux.

MELCOURT, *à part.*

Pour l'accommodement l'instant n'est pas heureux.

(*Haut.*)

Ne peut-on s'arranger ?

MONDOR, *riant*

Oui, l'on vient de m'apprendre
Qu'afin d'y parvenir, Dorval m'offre pour gendre
Son neveu. . .

MELCOURT.

Prenez-le.

MONDOR.

Quelque esprit éventé,
Quelque sot comme lui. La belle indemnité !
Ne vous semble-t-il pas que, dans cette occurrence,
La réparation est pire que l'offense ?

MELCOURT.

Pour prononcer, il faut connaître le neveu ;
Et vous le connaissez, sans doute.

MONDOR.

Non, parbleu !
Mais, c'est mon jugement.

MELCOURT.

Vous pourriez le suspendre.
Pour juger...

MONDOR.

Je ne veux ni le voir ni l'entendre.

MELCOURT, *en souriant.*

Si vos juges, monsieur, vous en disaient autant ?

MONDOR.

Si !... brisons là-dessus. Serviteur. On m'attend
Pour régler le contrat et la dot de ma fille.

MELCOURT, *à part.*

Ciel !...

MONDOR.

Il est singulier qu'un père de famille
Qui veut bien consentir à donner son enfant,
Soit encore obligé de donner son argent.

MELCOURT.

Hélas ! c'est qu'un trésor ne va jamais sans l'autre.

MONDOR, *le congédiant de nouveau*

Je finis cette affaire aujourd'hui. Pour la vôtre,
Revenez dans huit jours.

MELCOURT, *à part.*

Adieu donc tout espoir ?

(*sortant.*)

Dans un autre moment j'aurais espéré voir
Vos arbres étrangers, votre nouveau parterre,
Et les plantations que vous venez de faire.

MONDOR, *le faisant rentrer.*

Vous aimez les jardins beaucoup ?

MELCOURT.

A la fureur.

MONDOR, *l'invitant à s'asseoir.*

C'est ma fureur aussi. Ce goût vous fait honneur.

MELCOURT.

C'est un plaisir si vrai !

MONDOR.

Si pur !

MELCOURT.

Le jardinage,
Dans tous les siècles fut l'amusement du sage.
Il exerce le corps et souvent parle au cœur;
De l'herbe parasite en dégageant la fleur,
En redressant l'arbuste, on voit dans la nature
Des mœurs du genre humain la fidelle peinture.

MONDOR, *avec amitié.*

Je veux vous faire voir mes jardins, mes bosquets:
Cela me distraira de ce maudit procès.
Il faut que ce matin nous visitions ensemble
Mon potager, mes fleurs, mes espaliers.

MELCOURT.

Je tremble
De vous déranger.

MONDOR.

Non. Faites-moi l'amitié
De déjeûner...

MELCOURT.

Monsieur... (*à part.*) Ah ! me voilà prié !

MONDOR.

Vous pourrez repartir en toute diligence.

MELCOURT.

Je ne suis pas pressé.

MONDOR.

De votre complaisance
J'abuserais si...

MELCOURT.

Non, monsieur.

MONDOR, *avec amitié.*

Bon gré, malgré,
Dans une heure, au plus tard, je vous congédierai.

MELCOURT.

Que de bontés !

MONDOR.

J'entends la voix de mon épouse ;
Brave femme, bon cœur, entêtée et jalouse.
Nous avons aujourd'hui l'honneur de nous bouder.

MELCOURT.

Vous aurez le plaisir de vous raccommoder.
Les raccommodemens rendent l'hymen plus tendre,
Et réveillent ses feux endormis sous la cendre.

MONDOR.

Oui. Vous avez raison, et je cours l'embrasser.
(*il va au-devant de madame Mondor.*)

SCENE III.

LUCILE, Mad. MONDOR, MONDOR, *au fond du théâtre*, MELCOUR, *sur le devant de la scène.*

MONDOR, *allant embrasser son épouse.*

Eh ! bon jour !

Mad. MONDOR, *l'arrêtant.*

Allez-vous encore commencer
Par me contrarier ce matin ?

MONDOR.

Au contraire.

LUCILE, *à part, appercevant Melcour.*

Que vois-je ?

MONDOR, *continuant*

Sur tous points je veux vous satisfaire.

Mad. MONDOR.

Vous me contredirez ençor.

LUCILE, *à part.*

Ce sont ses traits !

MONDOR, *avec bonhommie.*

La paix, ma femme.

Mad. MONDOR.

Oui, oui, pour obtenir la paix,
Vous croyez tous, messieurs, qu'un mot doit vous suffire ?

MELCOURT.

L'esprit croit aisément ce que le cœur desire.

MONDOR.

Tenez, il a raison.

(madame Mondor se laisse embrasser.)

LUCILE, *à part.*

Ah! c'est bien lui!

Mad. MONDOR, *à Melcourt.*

Monsieur...

MONDOR, *le lui présentant.*

Est monsieur de Melcourt, jardinier-amateur,
Qui vient voir mes travaux.

Mad. MONDOR, *gracieusement.*

Ah! oui?...

MELCOURT, *à Lucile, avec trouble.*

Mademoiselle...

Mad. MONDOR, *à son mari.*

L'amateur n'est pas mal.

LUCILE, *troublée, à Melcourt.*

Eh bien?...

MELCOURT.

Je me rappelle
D'avoir eu le bonheur de vous connaître au bal
Chez un de mes parens.

LUCILE, *vivement.*

Chez monsieur de Courval.

MONDOR, *à Melcourt.*

Vous tenez au Courval?

MELCOURT.

Oui, par une alliance.

MONDOR.

Vous êtes marié?...

LUCILE, *à part.*

Grand dieux!

MELCOURT.

Non.

LUCILE, *à part, avec joie.*

Ah!

Mad. MONDOR.

Je pense
Que monsieur restera pour dîner avec nous?

MELCOURT.

(A part.) *(haut.)*
Je gagne du tems. Mais... je crains....

LUCILE, *à part.*

Que craignez-vous?

MELCOURT, *vivement à madame Mondor.*

J'aurai cet honneur-là.

MONDOR.

Fort bien. La ressemblance
De nos plaisirs bientôt nouera la connaissance.
Par leurs goûts, tous les jours, les hommes sont unis.

MELCOURT.

Si la conformité des goûts fait les amis,
J'espère qu'en ces lieux je deviendrai le vôtre;
(*il montre Lucile et madame Mondor.*)
Car nous avons ici mêmes goûts l'un et l'autre.

Mad. MONDOR.

Il s'exprime assez bien.

MONDOR.

Ah! ah! voici mes sœurs.

MELCOURT, *à Lucile.*

Vos tantes?

LUCILE.

Oui, monsieur.

MELCOURT.

Et vos adorateurs?

LUCILE.

Hélas!

SCENE IV.

LUCILE, MELCOURT, Mad. MONDOR, MONDOR, Mad. DE BOISVIEUX, CLITANDRE, Mad. DE VERTSEC, CLÉON, FRONTIN, *entrant vers le milieu de la scène.*

Mad. DE BOISVIEUX, *à Clitandre qui lui donne la main.*

Allons, Clitandre, allons, prenez donc garde!
Modérez vos transports.

Mad. DE VERTSEC, *à Cléon.*

Lorsque l'on nous regarde,
Je vous défends, Cléon, de me serrer la main.

MONDOR.

Comment va la santé?

Mad. DE BOISVIEUX.

J'ai les nerfs ce matin

Dans un état affreux.

Mad. DE BOISVIEUX.

J'ai la tête pesante !...

(Appercevant Melcourt.)

Des vapeurs à mourir. . . . Ah ! ah !

MONDOR.

Je vous présente

Monsieur Melcourt, parent des Courvals.

Mad. DE BOISVIEUX.

Ah ! oui dà ?

(Grande révérence.)

Monsieur...

Mad. DE VERTSEC, *de même.*

Monsieur...

CLÉON, *à Clitandre.*

Melcourt !... Connaissez-vous cela ?

CLITANDRE, *avec dédain.*

Moi ? point.

CLÉON, *de même.*

Ni moi.

MONDOR, *lui présentant Melcourt.*

Messieurs vous ferez connaissance.

(Ils le saluent froidement.)

A propos, j'oubliais !. . . Frontin ! en diligence. . .

FRONTIN, *entrant précipitamment et voyant Melcourt, à part.*

Il est encore ici !

MONDOR, *continuant.*

Cours chez mon rapporteur,

Et songe à revenir au plutôt.

FRONTIN.

Oui, monsieur ;

Quatre milles, pour moi, c'est une bagatelle.

MONDOR.

Ce soir, de mon arrêt j'attends donc la nouvelle.

MELCOURT, *à part.*

Je tremble ?

FRONTIN, *à part, à Melcourt.*

Et vous saurez votre sort avant peu.

MONDOR, *à Frontin.*

Peut-être de Dorval verras-tu le neveu.

Dis-lui que, s'il parait en ces lieux, je le chasse,

LUCILE.

Oui....

MELCOURT.

Ce pauvre neveu ! je me mets à sa place,
Et le plains d'être en butte à votre inimitié !

LUCILE.

Il ne mérite pas, monsieur, votre pitié !

MONDOR.

C'est un sot, un Dorval, en un mot ; c'est tout dire.

Mad. MONDOR.

Et son nom seul suffit pour le faire proscrire.

FRONTIN.

(*A part.*) (*haut.*)
Gare la découverte ! .... Allons....

Mad. MONDOR, *à Frontin qui sort.*

En même tems
Rapportez les journaux.

MELCOURT.

Il sont intéressans.

Mad. MONDOR, *vivement.*

Monsieur s'occupe donc souvent de politique ?

MELCOURT.

Assez.

Mad. MONDOR.

Nous en ferons.

Mad. DE VERTSEC.

Monsieur sait la musique ?

MELCOURT.

Un peu.

Mad. DE VERTSEC.

Je m'en empare.

Mad. DE BOISVIEUX.

Et je me doute bien
Que vous versifiez.

MELCOURT.

Fort mal.

Mad. DE BOISVIEUX.

Je vous retiens.

LUCILE.

Dessinez-vous aussi ?

MELCOURT.

C'est mon bonheur suprême.

LUCILE.

Oui, c'est un grand plaisir !

MELCOURT.

Et surtout quand on aime :
Le secours de cet art en devient plus fréquent,
Et son silence alors est toujours éloquent.
Quel bonheur de créer sur la toile animée
Ces regards séduisans, et cette bouche animée ?
Et ces traits enchanteurs, et ce front adoré !
De les faire rougir et sourire à son gré !
L'heureuse main qui trace une si belle image,
Semble avec le pinceau caresser son ouvrage.

Mad. MONDOR.

Je conçois à merveille...

LUCILE, *à part.*

Oui, je sens tout cela.

Mad. DE VERTSEC.

Du goût !

Mad. DE BOISVIEUX.

Du sentiment !

MONDOR.

J'aime ce garçon-là.

CLITANDRE, *à Cléon.*

C'est quelque prétendant.

CLÉON.

Il faudra l'éconduire.

Mad. MONDOR, *à Melcourt.*

Ainsi, dans tous les arts, soigneux de vous instruire ?...

MELCOURT, *vivement*

Les arts sont un besoin de l'esprit et du cœur.
Aimer et s'occuper, voilà le vrai bonheur.
Des fleurs du sentiment et des fleurs du génie,
Heureux qui peut semer le chemin de la vie !
S'il trouve sous ses pas la peine et les douleurs,
Les arts et l'amitié sont ses consolateurs.
Loin d'user nos plaisirs, sans cesse ils les varient :
Par les nœuds les plus doux ce sont eux qui nous lient...

Mad. MONDOR.

Par le rapport des arts quand on n'est pas lié,
Faut-il donc renoncer, monsieur, à l'amitié ?

MELCOURT.

Pour les suppléer tous, un seul est nécessaire :
(*montrant les hommes.*) (*montrant les femmes.*)
D'un côté l'art d'aimer, de l'autre l'art de plaire.

MONDOR, *gaîment.*

Ma foi, quoique ceci soit fort bien raisonné,
On raisonne encor mieux quand on a déjeûné.
Suivez-moi.

MELCOURT, *présentant la main à madame Mondor.*

Volontiers.

CLÉON, *veut donner la main à Lucile.* Mad. DE VERTSEC, *s'en emparant.*

Alte-là, je vous prie !

CLITANDRE, *s'avance à la place de Cléon.*

Bon !

Mad. DE BOISVIEUX, *à Clitandre.*

Vous m'appartenez, monsieur.

(*Regardant Lucile qui reste seule.*)

La jalousie
La poignarde !

LUCILE, *seule.*

Ah ! ma tante, enlevez tour-à-tour
Tous les amans du monde, et laissez-moi Melcourt.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

LUCILE, NÉRINE.

LUCILE, *avec joie.*

C'EST lui, Nérine !...

NÉRINE.

Qui ?

LUCILE.

Cet aimable jeune homme
Dont nous avons parlé souvent...

NÉRINE.

Et qui se nomme ?...

LUCILE.

Melcourt.

NÉRINE.

Comment ? c'est là cet homme sans égal
Pour qui vous nourrissez un amour idéal,
Et dont le souvenir entretient votre flamme ?

LUCILE.

Il est des souvenirs qui portent dans notre ame
Une douce langueur, un charme attendrissant :
On ne saurait alors exprimer ce qu'on sent ;
Mais le cœur abbattu se plaît dans sa détresse,
Et la volupté naît du sein de la tristesse.
Je l'éprouve souvent en rappelant le jour
Où mes premiers regards rencontrèrent Melcourt.
C'était au bal : avant de partir pour la guerre,
Les premiers officiers d'une troupe étrangère
Nous prièrent...

NÉRINE, *gaîment.*

Au bal, Mars invita l'Amour.

LUCILE, *tristement.*

Et l'Amour s'y trouva...

NÉRINE.

Pour vous jouer d'un tour.

LUCILE.

Melcourt m'offrit la main ; j'hésitai pour la prendre.

NÉRINE.

Vous la prîtes enfin ?

LUCILE

Et j'eus peine à la rendre.
De ses discours charmans la grace, la douceur,
En parlant à l'esprit, pénétraient jusqu'au cœur.
Je ne puis t'exprimer le charme ! . . .

NÉRINE.

Oh ! j'en devine
Les trois-quarts. Mais Melcourt ?

LUCILE.

Le lendemain, Nérine
Il partit.

NÉRINE.

Il fit mal, car les absens ont tort.

LUCILE, *timidement.*

Si je ne l'aimais plus, t'en parlerais-je encor ?

NÉRINE.

Mais lui, partage-t-il votre tendre martyre ?...
Vous ne me dites rien ?

LUCILE.

Eh ! n'est-ce pas tout dire !

NÉRINE.

Enfin connaissez-vous son sort ? le disait-on
Riche ?

LUCILE.

Depuis deux ans, je n'ai su que son nom.

NÉRINE.

La belle découverte ! allez, mademoiselle,
Jamais un officier ne fut deux ans fidèle.

LUCILE.

Crois-tu, Nérine ?

NÉRINE.

Et puis la fortune aux guerriers
N'accorde, pour tout bien, qu'un nom et des lauriers.
De vos deux prétendans on connaît la fortune. . .
J'en vois un.

LUCILE, *s'éloignant.*

Laisse-moi, son aspect m'importune.

SCENE II

NÉRINE, CLÉON.

NÉRINE.

A ce soir le contrat.

CLÉON, *étourdiment.*

Encore un jour entier !
Quel siècle ! mon enfant, je viens pour te prier...
Embrasse-moi...

NÉRINE, *résistant.*

Monsieur...

CLÉON.

Je ne t'ai jamais vue
Plus charmante... En soupirs ici je m'exténue ;
Je suis depuis huit jours en adoration ;
Je n'atteindrai jamais à la conclusion,
Si cela dure encor deux heures.

NÉRINE.

Le tems presse !
Que voulez-vous enfin ?

CLÉON.

Auprès de ta maîtresse
Ménage-moi, ma belle, un moment d'entretien.

NÉRINE, *d'un air indécis.*

Monsieur...

CLÉON, *lui présentant sa bourse.*

Sans intérêt.

NÉRINE, *acceptant.*

Hélas ! je le veux bien.

CLÉON, *lestement.*

Je veux la voir ; je veux lui dire, en tête-à-tête...
(*Il regarde Nérine.*)
Que tes yeux sont frippons !

NÉRINE.

Vous êtes fort honnête !

CLÉON.

Ceci s'adresse à toi.

NÉRINE.

J'entends...

CLÉON.

Je veux enfin

Recevoir ses aveux et lui donner ma main.

(*Il prend quelques libertés.*)

(*lestement.*)

Adieu, mon cœur.

SCENE III.

NÉRINE, *seule.*

Son cœur, sa gaîté m'est suspecte...
Il est généreux; mais j'entends qu'on me respecte...
Voici l'autre.

SCENE IV.

NÉRINE, CLITANDRE.

CLITANDRE, *d'un ton doucereux.*

Ah! Nérine, est-il vrai qu'aujourd'hui
Entre Cléon et moi le sort décide?

NÉRINE.

Oui.

CLITANDRE.

Ah! j'espérais encor quelques mois.

NÉRINE.

Pourquoi faire?

CLITANDRE.

Pour rendre ta maîtresse à mes vœux moins contraire.
D'abord, par mes regards, j'eusse osé quelquefois
La préparer; cela n'eût duré que deux mois.
Le mois suivant, j'aurais, par quelque confidence,
Avançant pas à pas, gagné sa confiance.
Le mois suivant, j'aurais mêlé dans mes propos
Quelques demi-soupirs, et quelques demi-mots.
Le mois suivant, j'aurais trahi mon trouble extrême;
Et, quelques mois après, j'aurais dit: Je vous aime.

NÉRINE.

Si Lucile à répondre eût mis le même tems,
Vous auriez pu, monsieur, l'épouser à trente ans.
Certe, en vous mariant, vous eussiez fait la chose,
De part et d'autre, avec connaissance de cause.
Par malheur, ce n'est pas dans dix ans; c'est ce soir
Que l'hymen se conclut.

CLITANDRE.

Aussi, je viens te voir
Pour me rendre un service important et facile.
Je voudrais, un moment, entretenir Lucile,
Et... brusquant l'entretien...

NÉRINE.

Obtenir un congé,
Ou sa main ou son cœur; le tout en abrégé.

CLITANDRE, *lui offrant sa bourse.*

Ah! d'un moment si cher tous les trésors du monde,
Nérine, peuvent-ils payer une seconde!....

NÉRINE, *acceptant.*

L'instant est précieux pour un cœur bien épris;
Mais je vois que monsieur sait y mettre le prix:
Ici, dans un moment, vous aurez audience.

CLITANDRE.

Ah! l'expression manque à ma reconnaissance.
Qu'un ri rare service à mes yeux t'embellit!
Nérine, que d'attraits, que de graces, d'esprit,
De noblesse!...

NÉRINE.

Eh! monsieur, modérez votre ivresse
Ou vous n'aurez plus rien a dire à ma maîtresse.

(*Elle le congédie.*)

J'irai vous avertir.

CLITANDRE.

Quel moment pour mon cœur!

NÉRINE.

Allez m'attendre.

CLITANDRE, *avec un soupir.*

Adieu, Nérine!

NÉRINE, *de même.*

Adieu, monsieur!

SCENE V.

NERINE, *seule.*

Il sait récompenser. Payer, c'est à merveille:
Mais il m'endort; et moi j'aime qu'on me réveille.
On vient... c'est l'inconnu: préparons son congé.

SCENE VI.

NÉRINE, MELCOURT.

NÉRINE.

Monsieur est un amant?

MELCOURT

Moi?

NÉRINE.

Je vous ai jugé
D'un coup-d'œil.

MELCOURT, *froidement.*

Quel talent!

NÉRINE.

Oui, votre ame est blessée.

MELCOURT.

Et vous savez?...

NÉRINE.

Je sais lire dans la pensée;
Je sais que vous aimez : soyez de bonne foi!

MELCOURT.

Et si vous en saviez là-dessus plus que moi?

NÉRINE, *avec impatience.*

Avouez-le, monsieur, sinon je le devine!
La confiance...

MELCOURT.

Il faut la mériter, Nérine.

NÉRINE, *à part.*

Quel homme!

MELCOURT, *à part.*

J'ai piqué sa curiosité :
Je la tiens.

NÉRINE

(*à part.*) (*haut.*)

Retournons à l'assaut. La beauté
Sur votre cœur, monsieur, n'a donc aucun empire?

MELCOURT.

Nérine, on n'aime pas toujours ce qu'on admire.

NÉRINE.

Mais qui peut se défendre, en voyant mille appas,
De les aimer?

MELCOURT.

Moi?

NÉRINE.

Vous ?

MELCOURT, *d'un ton galant.*

Je ne vous aime pas.

NÉRINE, *vivement.*

Ce compliment, monsieur, trahit votre tendresse :
Qui flatte la suivante, adore la maîtresse.

MELCOURT.

Ce qu'on vous dit, Nérine, on vous le dit pour vous :
Votre esprit paraît vif; votre sourire est doux :
Vos traits sont séduisans ; mais Lucile les efface.

NÉRINE, *un peu piquée, à part.*

Ah ! celui-ci du moins, met chacun à sa place.
Je sens qu'il n'a pas tort, et je l'aime.

MELCOURT, *à part.*

Le trait
La pique au vif !

NÉRINE, *avec amitié.*

Allons ! dites votre secret.
Tenez, je pourrais bien vous payer par un autre.

MELCOURT, *tirant un anneau de son doigt.*

Je vais, avant le mien, vous révéler le vôtre.

NÉRINE, *à part.*

Un anneau ? le présent est mince.

MELCOURT.

Votre main.

(*Nérine lui présente la main d'un air dédaigneux. Melcourt lui met l'anneau.*)

NÉRINE.

Que faites-vous ?

MELCOURT, *avec confidence.*

Je fais le rôle de Frontin.

NÉRINE, *vivement.*

(*à part.*) (*prenant un air timide.*)
Il est charmant... Monsieur, votre amour m'intéresse.
Depuis plus de deux ans je m'en souviens sans cesse,
Et vous permets ici de m'en entretenir.
Vous avez deux rivaux : si mon cœur peut choisir,
Le choix, entre eux et vous, sera peu difficile.

MELCOURT.

Que dites-vous ?

NÉRINE.

Je fais le rôle de Lucile.

MELCOURT.

Ah ! Nérine !. . .

NÉRINE, *le congédiant.*

L'on vient.

MELCOURT.

Mais cet espoir si doux ! . . .

NÉRINE.

Fuyez.

MELCOURT.

Qui m'apprendra le reste ?

NÉRINE.

Un rendez-vous.

SCENE VII.

NÉRINE, *seule.*

Nos rivaux vont venir : pour remplir leur attente,
Je vais leur envoyer à chacun une tante.

(*A Clitandre qui paraît.*)

Attendez.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

CLITANDRE, *seul.*

O moment de trouble et de bonheur !
Espoir, crainte, soupçons, vous partagez mon cœur.
L'impatience accroît le feu qui me dévore ? . . .

(*Il va vers la porte.*)

J'entends ses pas. . . c'est elle. . . O beauté que j'implore,
Lucile, mon cœur vole au-devant de vous. . . Ciel ! . . .
Madame de Boisvieux !

SCENE IX.

Mad. DE BOISVIEUX, CLITANDRE.

Mad. DE BOISVIEUX, *du ton de la pudeur alarmée,*

Mais est-il bien réel
Que, seul, vous m'attendiez ici ?

CLITANDRE.

Moi !

Mad. DE BOISVIEUX.

Vous.

CLITANDRE.

Madame,

Je puis vous protester. . .

Mad. DE BOISVIEUX.

L'amour fait dans votre ame
De rapides progrès, s'il vous aveugle au point
D'espérer en ces lieux me parler sans témoin.

CLITANDRE.

Ce n'est pas vous. . .

Mad. DE BOISVIEUX.

Non, non, je ne prends point le change.
Vous me persécutez d'une manière étrange !

CLITANDRE, *vivement.*

Mais l'erreur...

Mad. DE BOISVIEUX, *tendrement.*

Vous excuse, et l'amour encor mieux ;
Et puisque vous avez son bandeau sur les yeux,
Je vous pardonne : mais n'allez pas vous attendre
Qu'en tête-à-tête ici, je veuille bien entendre
Des aveux, qui d'ailleurs seraient prématurés.

CLITANDRE, *voulant s'esquiver.*

Je vais vous épargner ce chagrin.

Mad. DE BOISVIEUX.

Demeurez,
Je ne vous chasse point.

CLITANDRE.

Moi-même je m'exile
Loin de vous.

Mad. DE BOISVIEUX, *l'arrêtant.*

Ah ! Clitandre, il est bien difficile
De punir par l'exil les torts d'un indiscret,
Quand notre foible cœur le rappelle en secret.

CLITANDRE.

Que de bontés !

Mad. DE BOISVIEUX.

Je sens que le reproche expire
Sur mes lèvres. Parlez !

CLITANDRE, *après l'avoir regardée.*

Eh ! que faut-il vous dire !

Mad. DE BOISVIEUX.

Vous me le demandez, perfide ! mais sachez
Que je n'ignore rien : en vain vous me cachez
Vos noirceurs : tour-à-tour vous brûlez pour ma nièce
Et pour moi. Quel abus affreux de la tendresse !
Allez, volage, allez, *et retournez encor*
De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector.

CLITANDRE, *s'éloignant.*

Vous me le conseillez ; et j'y vole.

Mad. DE BOISVIEUX, *le suivant.*

Infidelle,
Ne crois pas m'échapper ; je veillerai sur elle
Et sur toi. Je te suis.

CLITANDRE, *s'esquivant.*

De grace, épargnez-vous
Cette peine.

(*Ils sortent d'un côté, Nérine paraît de l'autre.*)

SCENE X.

NÉRINE *tenant* MELCOURT *par la main.*

NÉRINE.

Ah ! le champ de bataille est à nous.
J'ai tout prévu : tandis que Clitandre fuit l'une,
Cléon auprès de l'autre est en bonne fortune.

MELCOURT, *à Nérine.*

Mais Lucile...

NÉRINE, *à Melcourt.*

Consent à vous entretenir
Devant moi. La voici.

(*Elle va au-devant d'elle.*)

SCENE XI.

LUCILE, NÉRINE, MELCOURT.

LUCILE, *hésitant.*

Je tremble !...

NÉRINE.

De plaisirs ?

LUCILE, *confuse.*

Parle plus bas.

NÉRINE.

Allons ! venez.

MELCOURT, *la saluant.*

Mademoiselle...

NÉRINE.

Parlez ; à quatre pas je ferai sentinelle.

LUCILE.

Quoi ! tu me laisseras seule...

NÉRINE.

Avec un ami...

(*Elle s'éloigne.*)

MELCOURT.

Respectueux.

SCÈNE XII.

LUCILE, MELCOURT.

LUCILE.

Eh bien ! qui vous amène ici ?

MELCOURT.

Conduit par l'amitié, je viens sous ses auspices,
Pour obtenir la paix, offrir des sacrifices,
De la part de Dorval, à son voisin Mondor,
Et, mettant à la fin leurs intérêts d'accord,
Réunir deux maisons faites pour vivre ensemble.

LUCILE.

Je doute que jamais l'amitié les rassemble.
Mais saviez-vous, monsieur, qu'en ces lieux j'habitais.

MELCOURT.

Oui..

LUCILE.

(*Timidement.*)

Oui ? . . . Vous n'y veniez que pour votre procès ?

MELCOURT, *tendrement*

Vous ne le croyez pas.

LUCILE.

Pourquoi ?

MELCOURT, *avec feu.*

Pourquoi, madame !
Ne vous souvient-il plus de ce jour où mon ame,
Pour la première fois se laissant enflammer,
Sentit auprès de vous l'heureux besoin d'aimer ?

Ce bal où, vous pressant la main avec tendresse,
Mes regards, mes discours, pleins de trouble et d'ivresse,
Vous peignirent si bien mes sentimens confus !
L'avez-vous oublié ?

LUCILE.

Je ne l'oublierai plus.

MELCOURT.

Ah ! si je parvenais à terminer l'affaire
De mon ami Dorval . . .

LUCILE, *avec intérêt.*

Que prétendez-vous faire

MELCOURT.

Pour assurer la paix, je formerais le vœu
D'obtenir votre main pour Dorval son neveu.

LUCILE, *avec dépit.*

Son neveu ! vous l'aimez tendrement.

MELCOURT.

Trop peut-être.

LUCILE.

Je le crois. Avez-vous appris à le connaître.

MELCOURT.

A-peu-près.

LUCILE.

Quand à moi, sa réputation
Ne m'en a pas donné fort bonne opinion.
Mon père m'en a fait le portrait . . .

MELCOURT.

Votre père
Déteste sa famille ; et la haine exagère.

LUCILE.

Oui, la haine le mal, et l'amitié le bien.

MELCOURT, *insistant.*

Dorval . . .

LUCILE.

Est votre ami. Rompons cet entretien.

MELCOURT.

Ah ! madame, arrêtez ! je demande sa grace.
Pour l'obtenir de vous que faut-il que je fasse ?

LUCILE.

Laissez-moi.

MELCOURT.

Détrompez votre esprit prévenu.
Puisque Dorval vous aime, il aime la vertu.

LUCILE.

Comment peut-il m'aimer, s'il ne m'a jamais vue?

MELCOURT.

Plus que vous ne pensez vous en êtes connue.

LUCILE, *troublée.*

Comment!

MELCOURT.

Par vous, peut-être il s'entend déchirer;
Plaint votre erreur, soupire, et n'ose murmurer.

LUCILE, *vivement.*

Il m'entend? ...vous croyez?

MELCOURT, *la regardant fixement.*

Oui.

LUCILE, *à part.*

Ce Melcourt que j'aime,
Ce Dorval que je hais... dieux! si c'était le même!
(*Haut.*)
Melcourt, Dorval... mon cœur me dit...

MELCOURT, *tendrement.*

La vérité.

LUCILE.

Hélas! un peu plutôt que ne l'ai-je écouté!
J'aurais traité Dorval avec plus d'indulgence.

MELCOURT.

Il ne vous en veut point.

LUCILE.

Ah! le bien que j'en pense
Doit le dédommager du mal que j'en ai dit.
Mais auprès de mon père, adieu votre crédit
S'il reconnaît Dorval: vous avez été sage
De vous nommer Melcourt.

MELCOURT.

Suivant le viel usage,
Pour me donner le nom d'un champ qui m'appartient,
On m'a débaptisé!

LUCILE

Déguisez-vous donc bien.
Pour plaire, quelquefois, la feinte est nécessaire...

MELCOURT, *vivement.*

Jamais. La vérité seule est digne de plaire.

LUCILE.

Mais, si mon père allait savoir votre vrai nom.

MELCOURT, *avec fermeté.*

S'il me le demandait...

LUCILE.

Vous le lui tairiez.

MELCOURT.

Non.

Moi, tromper votre père ! eh ! le puis-je sans crime ?
Pour qu'il m'aime, avant tout, je prétends qu'il m'estime
Car, de quelqu'autre nœud qu'on puisse être lié,
Sans l'estime il n'est point de solide amitié.

LUCILE.

Ah ! vous avez raison : mais ménagez ma mère ;
Elle aime à dominer, tel est son caractère.
Votre esprit lui plaît, mais laisser briller le sien ;
Ou je crains que bientôt exclus.

MELCOURT.

Ne craignez rien.

L'esprit est un flambeau dont la douce lumière
Ne doit point offusquer les regards qu'il éclaire.

LUCILE.

Je vous entends. Mon père, avec simplicité,
A la prétention préfère la gaîté.

MELCOURT.

Je suis bien de son goût !

LUCILE.

Mes tantes, au contraire,
Courent après l'esprit.

MELCORUT.

C'est qu'elles n'en ont guère.

LUCILE.

Avec elles comment vous y prendre ?

MELCOURT.

En ce cas,
L'esprit est d'en donner à ceux qui n'en ont pas ;
Mais si je réussis enfin, quelle espérance . . .

SCENE XIII.

LUCILE, NÉRINE, MELCOURT.

NÉRINE, *entrant précipitamment.*

Voici les tantes. Vite.

(*Elle les prends par la main et veut les faire s rtir.*)

MELCOURT, *à Nérine.*

Eh ! mon dieu, patience !

(*à Lucile.*)
Un seul mot.

NÉRINE, *vivement.*

(*A Lucile, contrefaisant Melcourt.*) (*A Melcourt, contrefaisant Lucile.*)
Je vous aime.... Et je vous aime aussi.
(*A Melcourt.*) (*A Lucile.*)
Tout est dit. Sauvez-vous par-là : vous, par ici.

SCENE XIV.

NÉRINE, *au fond du théâtre*, Mad. DE BOISVIEUX, Mad. DE VERTSEC, *se rencontrant.*

Mad. DE VERTSEC.

Ah ! ma sœur !

Mad. DE BOISVIEUX.

Ah ! ma sœur, ne pouvez-vous m'apprendre
Où le sort a conduit mon perfide Clitandre.

Mad. DE VERTSEC.

Vers le jardin. Mais vous, ne m'apprendrez-vous pas
Où le traître Cléon porte à présent ses pas ?

Mad. DE BOISVIEUX.

Vers le parc. Ah ! ma sœur, que je suis malheureuse.

Mad. DE VERTSEC.

Vous ne concevez pas mon infortune affreuse.

Mad. DE BOISVIEUX.

L'ingrat ! ...

Mad. DE VERTSEC.

Le scélérat ! ...

Mad. DE BOISVIEUX

Me délaisse !

Mad. DE VERTSEC.

Me fuit !
J'aurais fait ton bonheur, monstre, et tu l'as détruit.

Mad. DE BOISVIEUX.

Des charmes de l'hymen j'eusse embelli ta vie.

Mad. DE VERTSEC.

Pour nous venger, ma sœur, armons la jalousie.
Aimons ailleurs.

Mad. DE BOISVIEUX.

Sur nous faisons ce noble effort.

Mad. DE VERTSEC.

Et livrons-les tous deux à leur malheureux sort.
(*En confidence.*)
Melcourt a de l'esprit.

NÉRINE, *à part.*

Garde à nous !

Mad. DE BOISVIEUX.

Son langage

Est touchant.

Mad. DE VERTSEC, *confidemment.*

On pourrait...

Mad. DE BOISVIEUX, *de même.*

Oui...

NÉRINE, *à part.*

Détournous l'orage.

(*A madame de Boisvieux mystérieusement.*)

Madame, on vous attend du côté du jardin.

(*A madame de Vertsec.*)

Vous, du côté du parc.

TOUTES DEUX.

Quoi !

NÉRINE.

Rien n'est plus certain.

Mad. DE VERTSEC.

Cléon me fuit.

NÉRIRE.

Au parc le mystère le guide.

Mad. DE BOISVIEUX.

Mais Clitandre...

NÉRINE.

Clitandre est un amant timide.

Croyez-moi, joignez-les l'une et l'autre à l'instant.

(*A madame de Boisvieux.*) (*A madame de Vertsec.*)

Clitandre vous desire, et Cléon vous attend.

Mad. DE BOISVIEUX.

Ah ! Nérine, mon cœur va lui porter sa grace.

(*Elle sort.*)

Mad. DE VERTSEC.

S'il ne m'aime, je vais l'étrangler sur la place.

(*Elle sort.*)

NÉRINE, *seule.*

Courage ! C'est gagner la victoire à demi

Que de savoir ailleurs occuper l'ennemi.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLÉON, CLITANDRE.

CLÉON.

Enfin, c'est donc ce soir, mon cher, que de Lucile
Vous obtenez la main !

CLITANDRE.

Je vous crois bien tranquille
Sur cet évènement ; et l'on sait que c'est vous
Que Lucile a choisi pour être son époux.
La préférence...

CLÉON.

Non : Lucile vous la donne.
Vous avez captivé la petite personne.

CLITANDRE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Il a raison. Lucile à ma fidelle ardeur
Pourrait répondre ; mais vous êtes son vainqueur.

CLÉON.

(*A part.*) (*Haut.*)
Il dit vrai. Vous avez l'agrément de la mère,
Qui peut tout.

CLITANDRE.

Vous avez le suffrage du père ;
C'est beaucoup. Recevez, monsieur, mon compliment
Du succès.

CLÉON.

Je vous fais le mien sincèrement.

CLITANDRE.

Ah ! vous êtes trop bon.

CLÉON.

Vous êtes trop honnête.
Mais, tandis qu'aspirant à la même conquête,
Vous ou moi du roman nous touchons à la fin,
Trouveriez-vous plaisans qu'un troisième survint,
Qui nous fît ressembler aux voleurs de la fable ?

Mad. DE BOISVIEUX.

Vous me le demandez, perfide ! mais sachez
Que je n'ignore rien : en vain vous me cachez
Vos noirceurs : tour-à-tour vous brûlez pour ma nièce
Et pour moi. Quel abus affreux de la tendresse !
Allez, volage, allez, *et retournez encor*
De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector.

CLITANDRE, *s'éloignant.*

Vous me le conseillez ; et j'y vole.

Mad. DE BOISVIEUX, *le suivant.*

Infidelle,
Ne crois pas m'échapper ; je veillerai sur elle
Et sur toi. Je te suis.

CLITANDRE, *s'esquivant.*

De grace, épargnez-vous
Cette peine.

(*Ils sortent d'un côté, Nérine paraît de l'autre.*)

SCENE X.

NÉRINE *tenant* MELCOURT *par la main.*

NÉRINE.

Ah ! le chanp de bataille est à nous.
J'ai tout prévu : tandis que Clitandre fuit l'une,
Cléon auprès de l'autre est en bonne fortune.

MELCOURT, *à Nérine.*

Mais Lucile...

NÉRINE, *à Melcourt.*

Consent à vous entretenir
Devant moi. La voici.

(*Elle va au-devant d'elle.*)

SCENE XI.

LUCILE, NÉRINE, MELCOURT.

LUCILE, *hésitant.*

Je tremble !...

NÉRINE.

De plaisirs ?

LUCILE, *confuse.*

Parle plus bas.

Que je me donne l'air de tracer un billet
Sous son nom, pour Melcourt, ma charmante maîtresse
Me mettrait à la porte ; et pourtant mon adresse
La tire d'embarras. J'écris à son insu,
Et j'oblige l'amour sans blesser la vertu.
Adieu, nos chers rivaux !

(*Elle écrit en riant*)

CLÉON, *à part, à Clitandre.*

Elle écrit !

NÉRINE, *écrivant.*

Je me pique
De posséder à fond le style laconique.
(*Elle relit.*)
Charmant, je crains pour vous, messieurs.

CLITANDRE, *à part.*

Quelle noirceur !

NÉRINE.

(*Elle signe.*) (*Elle plie la lettre et la cachette.*)
LUCILE. Si ce n'est sa main, c'est bien son cœur.
(*Clitandre et Cléon paraissent.*)
Ah ! voici nos fâcheux.
(*Elle met la lettre dans la poche de son tabellier.*)

CLÉON.

Vous écriviez, Nérine.

NÉRINE.

Moi ? . . . je réfléchissais.

CLITANDRE, *bas, feignant d'être dupe.*

Pour moi ?

NÉRINE, *mystérieusement.*

Paix !

CLÉON, *de même.*

Je devine
Que . . .

NÉRINE, *de même.*

Silence !

CLITANDRE, *à Cléon.*

Ah ! Nérine est un trésor pour nous.

NÉRINE.

Messieurs . . .

CLÉON.

Comme elle sait donner un rendez-vous !

NÉRINE, *déconcertée.*

Mais . . .

CLÉON, *le doigt sur le front.*

Regardez-moi là.

NÉRINE, *embarrassée.*

Eh bien ! je vous regarde.

(*En ce moment Clitandre fait sauter de la poche de Nérine le billet qu'elle y a mis.*)

CLÉON

Sans vous appercevoir ?...

NÉRINE, *s'enfuyant.*

Qui ? moi ? je ne prénd garde
A rien.

CLITANDRE, *riant, et montrant le billet.*

J'en suis garant.

SCENE III.

CLÉON, CLITANDRE.

CLÉON.

Eh bien ! tous mes soupçons
Sont-ils fondés !

CLITANDRE.

Ouvrons le billet, et lisons.
(*Il lit*)
« Aidez-vous, et l'amour vous aidera. LUCILE. »

CLÉON, *gaiement.*

Admirable ! Essayons aussi d'écrire en style
Laconique.

(*Il écrit*)

CLITANDRE, *lisant ce qu'il écrit.*

Un cartel !... Je signe aussi.

(*Il signe.*)

CLÉON.

Fort bien !
Puis jetons ce poulet à la place du sien.

CLITANDRE.

Plié de même : là.

(*Il indique la place où était Nérine.*)

CLÉON, *achevant de plier et cacheter.*

C'est peu de savoir tendre
Un piège ; il faut encor savoir ne pas s'y prendre,
Nérine.

(*Il jette le billet par terre.*)

CLITANDRE.

Elle revient.

SCENE IV.

NÉRINE, *au fond du théâtre*, CLEON, CLITANDRE, *sur le devant de la scène. Le billet est entre eux d'eux.*

NÉRINE, *cherchant.*

Oh ! le maudit billet !

CLÉON.

On cherche.

NÉRINE, *appercevant le billet.*

Ah !

CLÉON.

On le voit.

NÉRINE, *cherchant à les distraire.*

Messieurs...

CLÉON.

Qui vous ramène
Sitôt ?

NÉRINE.

Votre intérêt.

CLITANDRE, *ironiquement.*

Oui ; je le crois sans peine.

CLÉON, *de même.*

On ne saurait quitter ses amis pour long-tems.

NÉRINE, *en confidence.*

Ecoutez un avis des plus intéressans :
Lucile... Mais, j'entends nos tantes, ce me semble !
(*Cléon et Clitandre, feignant d'être dupes, se détournent, Nérine se baissent.*)

NÉRINE, *tenant le billet.*

Ah !

CLÉON, *la surprenant encore baissée.*

Que fais-tu ?

NÉRINE, *tremblante.*

J'écoute ?

CLÉON.

Et qu'as-tu donc ?

NÉRINE.

Je tremble...
Qu'en cet instant quelqu'un ne vous trompe tous deux.

CLÉON.

Tu te trompes toi-même.

NÉRINE.

Oh ! non ; j'ai de bons yeux !

CLÉON.

Ah ! quelle amie, en toi, le ciel nous a donnée !

(*Il lui prend la main dont elle tient le billet*)

Nérine ! dans ta main est notre destinée,

Il faut que je la baise....

(*Il lui baise la main malgré elle.*)

NÉRINE, *la retirant.*

Allons !...

CLITANDRE, *de même.*

Je veux aussi...

NÉRINE, *croisant les bras pour garantir ses mains.*

Je ne mérite pas cet honneur; mais voici

Ce que j'ai su. Melcourt en veut à ma maîtresse.

CLÉON, *du ton de la bonne foi.*

Oui dà!

NÉRINE.

Je ne crois pas encor qu'il l'intéresse;

Mais à l'exclure enfin je prétends vous aider.

CLITANDRE.

Je suis sûr qu'à l'instant tu vas nous seconder

Dans ce projet

NÉRINE.

Je veux, dès ce matin peut-être,

Lui remettre un billet écrit de main de maître,

Qui l'étonnera fort.

CLÉON.

Je le crois.

NÉRINE.

En trois mots

Il apprendra son sort, connaîtra ses rivaux,

Et prendra son parti.

CLÉON, *s'eloignant.*

Que de reconnaissance !

CLITANDRE, *de même.*

Je m'abandonne à toi.

(*Ils sortent en riant.*)

SCENE V.

NÉRINE, *seule.*

Je frémis quand je pense

(*Elle l'examine.*)

A ce billet. Enfin le voilà revenu.

Serrons-le. Si monsieur ou madame avait lu
Mes œuvres, l'un ou l'autre eût pu m'en faire un crime.
On vient. . . Sauvons l'ouvrage et l'auteur anonyme.

SCENE VI.

MONDOR, MELCOURT.

MONDOR.

Eh bien?

MELCOURT.

Tout est charmant.

MONDOR.

Ces espaliers en fleurs,
Ces roses, ces lilas mariant leurs couleurs;
Ces vergers arrosés par cette source pure. . . .

MELCOURT.

Mais j'admire sur-tout ce dôme de verdure
Qui s'élève au milieu de vos rians bosquets.
On dirait que c'est là le temple de la paix.
J'aurais voulu la voir régner dans cet asyle.

MONDOR.

Pourquoi donc? ce berceau n'est-il pas bien tranquille?

MELCOURT.

Ah! monsieur, par la paix, j'entends la paix du cœur.

MONDOR.

Grace au ciel, j'en jouis.

MELCOURT.

Et vous plaidez, monsieur!

MONDOR.

Mon cher ami, c'est bien malgré moi.

MELCOURT.

Quel dommage
De vous voir altérer le calme de cet âge,
Où l'homme, dégagé de ses jeunes erreurs,
De la tranquillité savourent les douceurs!

MONDOR.

Il est vrai. Mais, tenez, laissons là, je vous prie,
Ce procès.

MELCOURT, *vivement.*

Votre serre et votre orangerie
M'ont fait plaisir à voir.

MONDOR.

Oh ! oui, j'en étais sûr.

MELCOURT.

Mais . . .

MONDOR.

Quoi !

MELCOURT.

Vous auriez dû faire abattre ce mur
Qui cache le midi.

MONDOR.

Pour cause à moi connue,
Il doit rester.

MELCOURT.

Il nuit.

MONDOR, *brusquement.*

Mais il m'ôte la vue
Du château de Dorval.

MELCOURT.

Hélas ! que je vous plains !
Il est si doux de voir et d'aimer ses voisins !

MONDOR.

Cela dépend des gens.

MELCOURT.

Heureux l'homme sensible
Qui, dans les champs voisins de son séjour paisible,
Promenant, tous les jours, la vue autour de soi,
Se dit : Je suis aimé de tout ce que je voi !
Il goûte ce plaisir en tous lieux, à toute heure,
Et de murs ne fait point entourer sa demeure.

MONDOR.

Oh ! quand vous connaîtrez Dorval. . .

MELCOURT.

Je le connais.

MONDOR.

Que dites-vous ?

MELCOURT.

Je viens ici pour son procès.

MONDOR.

Seriez-vous son ami ?

MELCOUR.

Oui.

MONDOR, *furieux.*

Vous osez paraître

Ici ! grands dieux ! chez moi le confident d'un traître ?
L'ami d'un homme, enfin !...

MELCOURT, *tranquillement.*

Que vous avez aimé,
Que vous aimez encor.

MONDOR

Non, mon cœur est fermé
Pour lui seul. Il me hait. D'ailleurs les circonstances...

MELCOURT.

S'il ne vous aimait pas, ferait-il les avances ?

MONDOR.

Ce n'est point l'amitié ; c'est la peur du succès...

MELCOURT.

C'est parce qu'il est sûr du gain de son procès,
Qu'il vent s'accommoder.

MONDOR.

Sûr du gain ! qu'elle audace !
Vous pouvez le penser et me le dire en face !

MELCOURT.

S'il s'abuse, tout homme est sujet à l'erreur ;
Mais à ses procédés reconnaissez son cœur :
Quoique à ses yeux, monsieur, le point qui vous divise
Soit tout en sa faveur, mon ami m'autorise
A vous céder moitié.

MONDOR.

Non.

MELCOURT.

(*A part.*)
Non ? Poussons-le à bout.
(*Haut.*)
Eh bien, les trois-quarts.

MONDOR.

Non ; tout, ou rien.

MELCOURT.

Prenez tout.

MONDOR, *déconcerté.*

Tout !...

MELCOURT.

Oui, tout.

MONDOR.

Eh bien ! non !... Je vois votre finesse :
Vous croyez que j'aurai, monsieur, la mal-adresse

D'accepter de Dorval la proposition,
Et d'avoir, pour mon bien, de l'obligation ?
Non, j'aime mieux plaider.

MELCOURT.

Pour un bien qu'on vous cède ?
Si je savais au moins la raison...

MONDOR, *brusquement.*

Quand on plaide
Est-ce qu'on sait pourquoi ?

MELCOURT.

Monsieur, n'acceptez rien ;
Ne cédez rien non plus ; et je sais un moyen
D'arranger...

MONDOR.

Non : d'ailleurs, ce sont des frais énormes ;
On a mangé le fonds trente fois pour les formes.
Non ?...

MELCOURT.

Pour anéantir ce malheureux procès,
Au lieu de partager vos droits, confondez-les.
Que ce terrain, sujet de guerres intestines,
Devienne un bien commun. Des deux routes voisines
Ne faites qu'un chemin ; ces sentiers réunis
Demain s'appelleront LE CHEMIN DES AMIS.
Il communiquera de sa terre à la vôtre.
Vous irez promener au-devant l'un de l'autre ;
Chacun avec plaisir en fera la moitié,
Bien sûr d'y rencontrer, au milieu, l'amitié.
Vous nommerez ce lieu *le rendez-vous des frères.*
Là, dans vos derniers ans, bons amis, heureux pères,
Vous verserez souvent des pleurs de volupté ;
Et vos enfans, témoins de votre intimité,
De vous, presque en naissant, apprenant comme on aime,
Chériront votre exemple et s'aimeront de même...
Vous pleurez ?

MONDOR, *attendri.*

Oui... Dorval...

MELCOURT.

Vous aime.

MONDOR.

Vos discours

M'ont ému...

MELCOURT, *vivement.*

Parlez !

MONDOR, *à part.*

Je... Personne à mon secours

Ne viendra !

MELCOURT.

Vous l'aimez !

MONDOR, *embarrassé.*

Oui... Dans le fond de l'ame,

Je sens...

MELCOURT.

Prononcez donc !

MONDOR.

(*Hésitant.*) (*à part, avec joie.*)

(*Haut.*) Mais... Ah ! voici ma femme...

Si madame y consent, soit, j'y consentirai.

(*Bas.*)

Mais n'allez pas lui dire, au moins, que j'ai pleuré !

SCENE VII.

Mad. MONDOR, MONDOR, MELCOURT.

Mad. MONDOR.

Quel est donc le sujet de cette confidence !

MELCOURT.

Je parlais d'union, de bonne intelligence,

De modération ; et monsieur votre époux

Vous prend pour notre arbitre, et s'en rapporte à vous.

Mad. MONDOR.

Mon époux me connaît. J'accepte.

MONDOR.

Je vous laisse.

(*A part, à Melcourt.*)

Tirez-vous-en, mon cher : je crains que votre adresse

N'échoue ici.

MELCOURT, *à part.*

Pourquoi !

MONDOR, *à part.*

Vous n'aurez pas beau jeu.

(*Haut.*)

C'est ma femme, en un mot : vous m'entendez... Adieu

SCENE VIII.

Mad. MONDOR, MELCOURT.

Mad. MONDOR.

Que vous dit en secret mon époux ?

MELCOURT.

Il m'annonce

Que je n'obtiendrai rien.

Mad. MONDOR.

Le pauvre homme ! il prononce

Comme tous les maris.

MELCOURT.

Je crains qu'il n'ait raison.

Mad. MONDOR.

Cela ne se peut pas.

MELCOURT.

Mais quand vous saurez...

Mad. MONDOR.

Non ;

Non, vous dis-je, il a tort.

MELCOURT.

L'affaire est épineuse.

Mad. MONDOR.

Tant mieux ! c'est mon triomphe ; et je suis trop heureuse
D'avoir l'occasion de le faire mentir,
Et de vous obliger, c'est un double plaisir.
Ça, de quoi s'agit-il ?

MELCOURT.

Je vous l'ai dit d'avance :

Il s'agit d'union, de paix, d'intelligence,
De modération.

Mad. MONDOR.

Me voilà.

MELCOURT.

Je le croi.

Mad. MONDOR.

Si vous fussiez venu vous adresser à moi
Plutôt qu'à mon époux, la chose serait faite.

MELCOURT.

Je crains...

Mad. MONDOR, *avec impatience.*

Parlez, monsieur, parlez ; je suis discrète.

Eh bien, parlerez-vous ?

MELCOURT.

Je vais vous effrayer.

Mad. MONDOR.

M'effrayer, moi ! vraiment vous seriz le premier :
Parlez.

MELCOURT.

Je viens vous voir pour arranger ensemble
L'affaire de Dorval.

Mad. MONDOR.

Ciel !

MELCOURT.

Vous tremblez.

Mad. MONDOR, *se remettant de sa surprise.*

Je tremble ?
Je frémis de courroux et d'indignation.
Quoi, vous osez !

MELCOURT, *tranquillement.*

Je vois que Mondor a raison.

Mad. MONDOR, *piquée.*

Pas tout-à-fait, monsieur. Mais cette étrange affaire...

MELCOURT.

Eh ! vous proposerais-je une affaire ordinaire ?

Mad. MONDOR.

Le jour du jugement, monsieur, ce procès-là
Est inconciliable . . .

MELCOURT.

Et, madame, en voilà
Le mérite.

Mad. MONDOR.

Et d'ailleurs monsieur Mondor, peut-être,
N'y consentirait pas.

MELCOURT.

Je sais qu'il est le maître.

Mad. MONDOR.

Le maître ? quand je veux.

MELCOURT, *vivement.*

Je conçois quelqu'espoir.

Mad. MONDOR.

Pourquoi ?

MELCOURT.

Pour m'obliger, vous n'avez qu'à vouloir.

Mad. MONDOR, *embarrassé.*

Oh ! si vous prenez tout à la lettre . . .

MELCOURT.

Ah! madame,
Quel empire charmant que celui d'une femme
Qui, pour faire régner la paix dans sa maison,
Des graces de l'esprit embellit la raison!
En elle, son époux voit un autre lui-même:
Son cœur vole au-devant d'un empire qu'il aime,
Et toujours à ses lois conformant son desir,
Il croit régner tandis qu'il ne fait qu'obéir.

Mad. MONDOR.

Je connais cet empire, et sans beaucoup d'adresse,
Je sais . . .

MELCOURT.

Et c'est à vous aussi que je m'adresse
Pour faire sur-le-champ réussir un dessein
Utile même à vous, madame: car enfin
Les chagrins d'un procès, dans les meilleurs ménages,
Peuvent de tems en tems former quelques nuages.

Mad. MONDOR.

Je les crains peu.

MELCOURT.

Vos yeux doivent les éclaircir,
Je le sais: cependant lorsque l'on peut choisir
De la guerre ou la paix, la paix est le plus sage:
Et le calme est toujours préférable à l'orage.

Mad. MONDOR, *sèchement.*

Pas toujours.

MELCOURT.

Votre époux, si je m'y connais bien,
Est d'un autre goût.

Mad. MONDOR.

Oui, mais il suivra le mien.
Cet homme-là n'a pas assez de caractère;
Mais j'en ai pour nous deux.

MELCOURT.

La santé d'ordinaire,
A son âge, est le fruit de la tranquillité.

Mad. MONDOR.

Il faut que mon mari, monsieur, soit tourmenté;
Le calme l'assoupit, le chagrin le réveille;
Et dès qu'on le tracasse, il se porte à merveille.

MELCOURT.

Je m'en remets à vous du soin de sa santé.

Mad. MONDOR.

J'y veille, dieu merci !

MELCOURT, *confidemment.*

Mais enfin le traité
Sur lequel tout l'espoir de mon ami se fonde,
S'il s'achevait par vous, surprendrait bien du monde.

Mad. MONDOR, *avec intérêt.*

Vous croyez ?

MELCOURT.

J'en suis sûr. Il vous ferait honneur.
Au moment de l'arret terminer sans humeur
Un procès de quinze ans, d'un mot ! quel coup de maître !

Mad. MONDOR.

Mais on l'attribuerait à mon mari, peut-être ?

MELCOURT, *vivement.*

Le trait vous appartient; il est original;
On vous reconnaîtrait. « Enfin avec Dorval,
» Mondor et son épouse ont fini leur querelle,
» Dirait-on. Qui ? Mondor ? ce n'est pas lui; c'est elle.
» Mondor à son avis soumet toujours le sien.
» Il a raison; il voit par ses yeux, et voit bien. »

Mad. MONDOR.

Mais je crois qu'en effet . . .

SCENE IX.

LUCILE, MELCOURT, Mad. MONDOR.

Mad. MONDOR, *avec humeur à Lucile.*

Nous sommes en affaire . . .

LUCILE, *voulant se retirer.*

Excusez . . .

MELCOURT, *à part.*

Ménageons et la fille et la mère.
(*A Lucile.*) (*A madame Mondor.*)
Restez. Mademoiselle ici peut profiter
Du traité d'union que vous allez dicter.

Mad. MONDOR.

Moi ! point du tout.

MELCOURT.

Je sais que la vertu se cache,
Et fait toujours le bien sans vouloir qu'on le sache;
Mais votre fille ici ne pourra rien savoir
Qui ne soit dans son cœur.

Mad. MONDOR.

Eh! non! ....

MELCOURT, *vivement.*

Vous allez voi

(*à Lucile.*)
L'intérêt a brouillé deux familles unies;
Et, ce qui pour jamais va les rendre ennemies,
C'est qu'en cet instant même on juge leur procès.

LUCILE, *l'interrompant.*

Avant le jugement, quel qu'en soit le succès,
S'il dépendait de moi, j'arrangerais l'affaire.

MELCOURT, *vivement à madame Mondor.*

Vous l'entendez: la fille est digne de la mère!

Mad. MONDOR.

Mais je n'ai pas dit...

MELCOURT.

Non; mais elle a pénétré
Vos desirs....

Mad. MONDOR.

Point du tout.

MELCOURT.

Si!

Mad. MONDOR, *avec impatience.*

Vous ai-je montré
Le desir d'accorder l'une et l'autre famille?

MELCOURT, *finement.*

Vous voulez en laisser l'honneur à votre fille.
Quelle délicatesse!

Mad. MONDOR, *déconcertée.*

Allons! il faudra bien,
Puisque vous le voulez, y consentir!...

SCENE X.

MONDOR, MELCOURT, Mad. MONDOR, LUCILE.

MONDOR, *à Melcourt.*

Eh bien !

MELCOURT.

Madame y consent.

Mad. MONDOR.

Oui.

MONDOR, *irrité.*

C'est pour me contredire.

LUCILE, *à part.*

Tout est perdu !

Mad. MONDOR, *sèchement à son mari.*

Monsieur, croyez.....

MONDOR, *s'éloignant.*

Je me retire.

MELCOURT.

Demeurez !

MONDOR.

Il est dit que nous serons brouillés

Tous les jours...

Mad. MONDOR, *s'éloignant.*

Grace à vous.

MELCOURT, *la ramenant auprès de Mondor.*

Brouillés ? vous le croyez ;

Mais vous n'avez jamais été si bien ensemble.

(*Il se met au milieu d'eux.*)

Que vous êtes heureux !

MONDOR, *à part.*

Pas trop !

Mad. MONDOR, *à part.*

Hélas !

MELCOURT.

Il semble

Que le ciel l'un pour l'autre ait voulu vous former.

MONDOR.

Bon ?

MELCOURT.

Et d'un même esprit ait su vous animer.

Aux yeux qui jugent mal peut-être l'apparence

Annoncerait un peu de mésintelligence ;
Mais moi, qui de l'hymen devine les douceurs,
Et d'un œil pénétrant lis au fond de vos cœurs,
J'y vois tout ce qui fait le charme de la vie,
Et, plus vous vous boudez, plus je vous porte envie.
Epoux, vous jouissez du bonheur des amans :
Soupçons, vivacités, soupirs, éloignemens,
Froideurs, rupture ; et puis chacun, à la sourdine,
S'aime : voilà l'amour ; la rose est sous l'épine ;
Et, tenez, vous allez tous deux vous embrasser.
(*Il les fait embrasser.*)

Mad. MONDOR, *avec dépit.*

Monsieur ! . . .

MELCOURT, *gaîment.*

Et vous allez . . .

Mad. MONDOR.

Quoi donc!...

MELCOURT.

Recommence

(*Il les fait s'embrasser de nouveau.*)

Mad. MONDOR, *confuse.*

Mais aussi, c'est trop fort !

MONDOR, *avec feu.*

Non, et mon cœur, madam
Me dit que . . . quand on fait la paix avec sa femme,
(*bas à Melcourt.*)
L'ivresse . . . . Aidez-moi donc !

MELCOURT, *à madame Mondor.*

Oui, monsieur votre ép
Eprouve que s'aimer est un plaisir si doux,
Que l'on ne peut jamais assez se le redire.

MONDOR.

Voilà précisément ce que je voulais dire.
(*à part.*)
J'ai toujours de l'esprit quand je parle avec lui.

MELCOURT.

Enfin, pour le projet qui m'améne aujourd'hui,
La raison, l'amitié, tout vous rapproche,
Prononcez tous les deux.

MONDOR, *tirant un rouleau de papier qu'il étale su table.*

J'ai le plan dans ma poche,
Et l'on peut, d'un coup d'œil . . .

SCENE XI.

MONDOR, MELCOURT, Mad. MONDOR, LUCILE, CLITANDRE, CLÉON.

MONDOR, *à Cléon et Clitandre.*

Ah! messieurs, vous venez
Ici fort à propos.

LUCILE.

Mon père, pardonnez;
Mais ces messieurs sans doute ignorent...

MELCOURT.

Sur l'affaire
Leurs avis répandront encor plus de lumière.
(*à Cléon et Clitandre.*)
Si monsieur ne l'eût fait, j'allais vous en prier.

CLITANDRE, *bas à Cléon.*

Agissons de concert...

CLÉON, *de même.*

Pour le contrarier.

(*Clitandre s'assied auprès de madame Mondor, au milieu du sallon; à droite, Cléon, près de Lucile; à gauche, Melcourt debout devant la table, près de Mondor qui est assis.*)

MONDOR.

Tenez, monsieur Melcourt, voyez d'abord vous-même:
Voici nos deux chemins.

(*Ils examinent ensemble le plan.*)

CLÉON, *à Lucile.*

Mon bonheur est extrême,
Madame, de pouvoir vous parler un moment.

LUCILE, *avec contrainte.*

Monsieur...

(*Leur entretien paraît continuer.*)

CLITANDRE, *à madame Mondor.*

J'ose espérer votre consentement
Pour l'hymen...

Mad. MONDOR, *avec indifférence.*

Mais...

(*Leur entretien paraît continuer.*)

MONDOR, *à Melcourt, en lui montrant le plan.*

C'est là le point douteux.

(Leur entretien continue.)

CLÉON, *à Lucile, en lui montrant Melcourt.*

Cet homme,
Avec ses sots discours, vous lasse et vous assomme.

LUCILE.

Non.

(L'entretien continue.)

MELCOURT, *à Mondor, en montrant une partie du plan.*

Pour ceci.

CLITANDRE, *à madame Mondor.*

Je crois que ce plaideur, ce soir,
Sera congédié.

(L'entretien continue.)

MELCOURT, *à Mondor, continuant.*

C'est ce qu'il faudra voir.

Mad. MONDOR, *interprétant ce qu'a dit Melcourt.*

C'est vrai.

(L'entretien continue.)

CLÉON, *à Lucile.*

J'ose espérer au moins, mademoiselle,
Que vous voudrez ne pas me mettre en parallèle
Avec cet inconnu.

LUCILE, *sèchement.*

Non, monsieur, sûrement.

(L'entretien continue.)

CLITANDRE, *à madame Mondor.*

C'est un aventurier. Dès le premier moment
Vous auriez dû . . .

MONDOR, *à Melcourt, sur un point de difficulté.*

Non pas... Tenez, monsieur Clitandre,
Examinez ceci.

(Clitandre s'éloigne avec humeur; Melcourt le remplace.)

MELCOURT, *à mad. Mondor.*

Permettez-moi de prendre
Sa place auprès de vous : je la remplirai mal;
Mais. . .

Mad. MONDOR, *avec intérêt.*

Point du tout.

(L'entretien continue.)

CLÉON, *à Lucile, en montrant Melcourt.*

Il va déchirer son rival.

LUCIE, *avec sentiment.*

Je ne crois pas.

(*L'entretien continue.*)

MELCOURT, *à mad. Mondor.*

Clitandre a dans le caractère
Une heureuse douceur : enfin il sait vous plaire.
Je veux, auprès de vous, m'appliquer avec soin,
A lui ressembler.

Mad. MONDOR, *avec intérêt.*

Ah! que vous en êtes loin!

MELCOURT.

Il a des qualités, des vertus; mais j'espère
Qu'un jour, peut-être...

Mad. MONDOR, *avec amitié.*

Non, jamais.

(*Leur entretien continue.*)

CLITANDRE, *à Mondor.*

La chose est claire;
Il a tort; et je vais gager mille contre un
Que sa prétention n'a pas le sens commun.

MONDOR, *à Melcourt.*

Monsieur vous donne tort.

CLITANDRE.

Tout-à-fait.

MELCOURT, *montrant Cléon.*

J'en appelle
A monsieur.

MONDOR, *à Cléon.*

Venez donc.

CLÉON, *s'éloignant avec humeur.*

Oh! la sotte querelle!

(*A part.*)

Terminons-la.

(*Clitandre reprend sa place auprès de mad. Mondor. Melcourt arrive près de Lucile.*)

MONDOR, *montrant la carte à Cléon.*

Tenez, c'est de ce côté-ci.

CLITANDRE, *à madame Mondor.*

Je crains qu'en mon absence on ne m'ait desservi.

Mad. MONDOR, *froidement.*

Rassurez-vous, monsieur.

(*L'entretien continue.*)

MELCOURT, *à Lucile.*

L'avouerai-je, Lucile?
Durant votre entretien je n'étais pas tranquille.
Je crains Cléon.

LUCILE.

De vous Cléon fait moins de cas:
Il m'en a dit du mal!

MELCOURT, *vivement.*

Il ne le pense pas.
Cléon est généreux; mais, Lucile, il vous aime.
Un amant bien épris est jaloux... de lui-même.
Le mal qu'il dit de moi vous prouve son amour.
Pardonnez-lui.

MONDOR, *à Melcourt.*

Monsieur vous condamne à son tour.

(*Ici tout le monde se lève.*)

CLÉON.

Et sans appel.

MELCOURT, *à Cléon et Clitandre.*

Eh bien! messieurs, je vous en prie,
Jugez-moi de concert.

(*Cléon et Clitandre se placent près de Mondor.*)

LUCILE, *à Melcourt.*

Quoi!

MELCOURT, *entre madame Mondor et Lucile.*

J'ai l'ame ravie,
Pour ce point important, de les voir réunis.
Ce sont d'honnêtes gens puisqu'ils sont vos amis.

MONDOR, *à Cléon et Clitandre.*

Il se trompe.

CLÉON.

Très-fort.

MELCOURT.

J'ai cru voir chez Clitandre
La générosité d'un cœur sensible et tendre.

CLITANDRE, *à Mondor, en montrant la carte.*

Où donc a-t-il les yeux?

MELCOURT,

Cléon a de l'esprit,
De la délicatesse.

CLÉON, *de même.*

Il ne sait ce qu'il dit.

MELCOURT, *continuant.*

Aussi, je suis bien sûr qu'ils prennent ma défense.

CLÉON et CLITANDRE, *à Mondor.*

Le sot !

Mad. MONDOR, *à Melcourt.*

Vous le croyez ?

MELCOURT.

En pareille occurrence,
Avec tant de plaisir, moi, je prendrais la leur.

Mad. MONDOR.

Ainsi vous les jugez tous deux ?

MELCOURT.

D'après mon cœur.

CLÉON, *à Mondor.*

Quelle étrange bévue !

LUCILE, *à part.*

Ah ! quelle différence !

Mad. MONDOR, *impatienté d'entendre Melcourt faire l'apologie de ses rivaux, et ceux-ci le déchirer.*

Allons à son secours ; ce serait conscience
De souffrir plus long-tems ce contraste odieux.
(*A Mondor.*)
Voyons.

(*Elle examine le plan avec Mondor. Cléon et Clitandre observent Melcourt et Lucile.*)

SCENE XII.

MONDOR, MELCOURT, Mad. MONDOR, LUCILE, CLITANDRE, CLÉON, NÉRINE, *au fond du théâtre, tenant le billet.*

MELCOURT, *à Lucile.*

Parlez enfin : ce moment précieux
Doit décider le sort du reste de ma vie.
Lucile, d'un seul mot, donnez-moi, je vous prie,
Ou, s'il le faut, hélas ! ôtez-moi tout espoir.

CLITANDRE, *à Cléon, en lui montrant Nérine.*

Ah ! voici le billet.

LUCILE, *remarquant l'attention de Cléon et de Clitandre.*

Melcourt...

MELCOURT.

Avant ce soir

Daignez vous expliquer !

CLÉON, *à Clitandre.*

Quelle vive éloquence !

LUCILE, *à part.*

Quelle contrainte !

MELCOURT, *à Lucile.*

Hélas ! de ce morne silence

Que penser ? . . .

LUCILE.

Vos rivaux vous écoutent, cessez...

MELCOURT.

Laissez-moi lire au moins dans vos regards !

NÉRINE, *mettant mystérieusement le billet dans la main de Melcourt.*

Lisez.

LUCILE, *étonnée.*

Quoi !

MELCOURT, *de même.*

Ciel !

CLÉON et CLITANDRE, *en riant.*

Bon !

MELCOURT, *avec joie.*

Je conçois.

MONDOR, *à son épouse.*

Voilà jusqu'où s'étendent

Les limites.

NÉRINE, *à Cléon et Clitandre, en riant.*

Messieurs, ces dames vous attendent.

CLÉON et CLITANDRE, *à part.*

Traîtresse !

MELCOURT, *cherchant à lire le billet.*

Si j'osais ! . . .

Mad. MONDOR, *à Nérine.*

Que faites-vous ici ?

NÉRINE, *embarrassée.*

Moi ? madame, je viens. . . dire qu'on a servi.

MONDOR, *se levant.*

Bonne nouvelle ! Allons, remettons la séance.

(Il donne la main à Lucile.)

Après dîner. Ma foi, si j'en crois l'apparence,
L'hymen y pourrait bien venir.

MELCOURT, *à Mondor.*

Avec l'amour.

(A part, tandis qu'on s'éloigne.)

A la fin je pourrai.

(Il décachette.)

CLÉON, *de loin, à Melcourt.*

Lisez !

CLITANDRE, *à Cléon.*

Le plaisant tour !

SCENE XIII.

MELCOURT, *seul.*

MELCOURT, *feint de les suivre ; puis il revient et lit avec étonnement*

« Vos deux rivaux auront l'honneur de vous attendre,
» Dans une heure au plus tard, ici. *Cléon*, *Clitandre.*

(Avec fermeté.)

Je m'y rendrai, messieurs. . . La perfide ! « Lisez, »
Dit-elle à demi voix et les regards baissés.
Et ce sont mes rivaux qu'elle sert et protège !
Mais Lucile!... Grands dieux?... Que dis-je!... où m'égaré-je!
Lucile, si j'avais pu vous mésestimer,
N'aurais-je pas déjà cessé de vous aimer !
De cet affreux soupçon mon cœur n'est point complice ;
Il a trop de plaisir à vous rendre justice.
Ma Lucile ; et pour vous, avec la même ardeur,
Vous le verrez servir et l'amour et l'honneur.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLÉON, *seul.*

VOYONS si le billet produira son effet.
Clitandre en cette affaire a fort peu d'intérêt :
A la main de Lucile il ne saurait prétendre ;
Seul j'y peux aspirer ; seul je dois donc attendre
L'homme au billet.

SCENE II.

CLITANDRE, CLÉON.

CLITANDRE.

Comment ! vous arrivez sans moi
Au rendez-vous commun ?

CLÉON.

Il est vrai ; mais, ma foi,
J'ai cru que je devais vous épargner la peine . . .

CLITANDRE, *vivement.*

J'ai signé comme vous.

CLÉON, *avec supériorité.*

Oui, la chose est certaine . . .
Cette affaire est commune à tous deux . . . mais enfin,
Le but de tout ceci c'est d'obtenir la main
De Lucile.

CLITANDRE.

Sans doute.

CLÉON.

Et comme l'apparence
M'est plus favorable . . .

CLITANDRE, *piqué.*

Oui, comment ?

CLÉON.

Je me dispense
Des détails.

CLITANDRE.

Expliquez cette énigme.

CLÉON.

Mes droits
Sont, dit-on, plus fondés.

CLITANDRE.

Vous croyez !

CLÉON.

Je le crois.

CLITANDRE.

Cette présomption peut-être vous abuse.

CLÉON.

Vous en offensez-vous ?

CLITANDRE.

Non pas, je m'en amuse.

CLÉON.

Vous vous en amusez ?

CLITANDRE.

Oui, je trouve plaisant
Que vous vous paraissiez assez intéressant
Pour ne pouvoir souffrir la moindre concurrence
Sans vous attribuer d'abord la préférence.
Votre mérite est grand ; mais chacun a le sien.

CLÉON, *avec ironie.*

Et le vôtre sans doute est préférable au mien ?

CLITANDRE, *vivement.*

Je ne dis pas cela ; je n'ai point la manie
De croire comme vous . . .

CLÉON, *avec hauteur.*

Laissons là, je vous prie,
Toute comparaison. Je serais peu flatté
Du parallèle.

CLITANDRE.

Mais cette fatuité
Vous sied mal.

CLÉON, *mettant l'épée à la main.*

Il me sied, alors que l'on m'offense,
D'en demander raison et dans tirer vengeance.

SCENE III.

CLÉON, CLITANDRE, *l'épée à la main*, MELCOURT.

MELCOURT, *en entrant.*

C'est ici qu'on m'attend . . . Mais que vois-je ! . . . arrêtez !

(Il les sépare.)

CLITANDRE et CLÉON.

De quel droit osez-vous ? . . .

MELCOURT.

Deux amis ?

CLÉON.

Respectez

L'honneur !

MELCOURT.

Du préjugé je sais les lois cruelles ;
Mais la loi des amis existait avant elles,
Et la nature avait gravé dans notre cœur,
Que, pour les vrais amis, le premier point d'honneur
Est de sacrifier tout, jusqu'à l'honneur même,
Pour conserver celui de l'être que l'on aime,
Et de considérer comme le premier bien
Le bonheur de verser tout son sang pour le sien.

CLÉON.

Oh ! ce principe-là . . .

MELCOURT.

Ce principe est le vôtre,
J'en suis sûr. Quel regret vous auriez l'un ou l'autre,
Si vous sortiez souillé du sang de votre ami !

CLITANDRE.

Eh ! monsieur . . .

MELCOURT.

Si le fait pouvait être éclairci . . .

CLÉON.

Il n'en a pas besoin.

MELCOURT.

Laissez-moi l'entreprendre :
Le mal ne vient jamais que faute de s'entendre :
Une équivoque, un rien, fait naître les débats ;
Et puis la vanité (quel homme n'en a pas !)
Agit sur notre cœur, le pique, l'aiguillonne ;

On s'aigrit, on s'emporte, enfin l'on s'abandonne
A toute la fureur de son ressentiment.
Qu'un éclair de raison brille dans ce moment,
Un mot avait fait naître, un mot calme l'orage,
Et l'on finit toujours par s'aimer davantage.
Vous l'allez éprouver.

(Il tire Clitandre à part.)

CLITANDRE, *résistant.*

Non, ne vous flattez point...

MELCOURT, *à Cléon.*

Eloignez-vous.

CLÉON, *s'éloignant.*

Je veux me venger, c'est un point
Résolu.

CLITANDRE, *à part, à Melcourt.*

C'est un fat tout bouffi d'arrogance.
Il m'a parlé d'un ton et d'une impertinence!...

MELCOURT.

Vous croyez?

CLITANDRE.

Mais parbleu!...

MELCOURT.

Moi, je vais parier.
Qu'il n'avait pas dessein de vous injurier.

CLITANDRE, *avec impatience.*

Comment!...

MELCOURT.

(Il passe du côté de Cléon.)

Vous allez voir: j'en étais sûr d'avance:
Clitandre...

CLÉON.

Non, monsieur, j'en veux tirer vengeance...

MELCOURT.

Et lui, sacrifierait la sienne à l'amitié,
Si des pas seulement vous faisiez la moitié.

CLÉON.

Le lâche!

MELCOURT.

A votre ami rendez plus de justice.

CLÉON.

Lui!...

MELCOURT.

La valeur ajoute encore au sacrifice
Qu'il fait de sa vengeance. Il est rempli d'honneur.
L'amitié seule a pu maîtriser son ardeur.
Au nom de son ami, soudain l'ame frappée,
Vous l'ussiez déjà vu remettre son épée,
S'il eût cru qu'à l'instant vous dussiez l'imiter.

CLÉON, *avec hauteur.*

S'il fait le premier pas, moi, pour le contenter,
Je consens . . .

MELCOURT, *lui faisant prendre l'attitude d'un homme prêt à remettre son épée dans le fourreau.*

Prenez donc un maintien convenable.
(*A part, en allant rejoindre Clitandre.*)
Je mens, mais je crois faire un mensonge excusable.
(*A Clitandre.*)
A conclure la paix il est prêt.

CLITANDRE, *avec ironie.*

Vous croyez ?

MELCOURT.

Il s'y dispose même.

CLITANDRE.

En vérité !

MELCOURT.

Voyez.

CLITANDRE, *étonné.*

S'il remet son épée, il faut bien que j'en fasse
Autant ; mais après lui.

MELCOURT.

Je crois qu'à votre place
Je le préviendrais.

CLITANDRE.

Quoi ! . . .

MELCOURT, *à tous deux, avec énergie.*

Quand deux honnêtes gens
Sont d'accord, point de tour, messieurs ; en même tems.
(*Ils remettent en même tems leurs épées.*)
Du reste, vous savez tous deux les convenances ;
Que le plus raisonnable en fasse les avances.

CLÉON, CLITANDRE, *chacun à part.*

Il faut que ce soit moi.

CLÉON, *donnant la main à Clitandre.*

Mon cher, je suis confus . . .

CLITANDRE, *de même.*

Je suis mortifié d'avoir. . .

MELCOURT.

N'en parlons plus,

Et que chacun de vous dans l'autre voie un frère . . .

(*Il met l'épée à la main.*)

C'est à moi maintenant que vous avez affaire.

CLÉON.

A vous ! quand vous venez de nous concilier.

MELCOURT, *leur montrant leur billet.*

Répondez à ceci.

CLÉON, *l'embrassant.*

J'y réponds le premier.

CLITANDRE, *de même.*

Moi, le second.

CLÉON.

Pardon ! puisque la jalousie
Nous avait désunis peut-être pour la vie,
Vous devez excuser les sentimens jaloux
Qui nous avaient aussi prévenus contre vous.
Mais s'il faut qu'aujourd'hui Lucile vous choisisse,
Nos cœurs avant le sien vous ont rendu justice,
Et dans vos deux rivaux vous voyez vos amis.

MELCOURT.

Ce titre m'est bien cher ! Vivons toujours unis
En attendant le sort.

(*Ici Nérine paraît.*)

SCENE IV.

CLITANDRE, MELCOURT, CLÉON, NÉRINE, *au fond du théâtre.*

NÉRINE, *regardant avec surprise.*

Plus je les examine ! . . .

CLÉON.

(*à Clitandre.*)

La friponne nous guette. Approchez donc, Nérine ?

NÉRINE.

Je crains.

CLÉON, *ironiquement.*

Vous avez tort. Doit-on, à votre avis,
Craindre de voir les gens qu'on a si bien servis?

NÉRINE, *déconcertée.*

Mais, monsieur. . .

CLÉON, *donnant la main à Melcourt.*

Admirez l'effet de votre tendresse.

CLITANDRE, *de même.*

Vous ne vous flattiez pas d'avoir tant de finesse.

NÉRINE.

Cela peut être; mais ce qui m'amène ici,
C'est un petit remord de conscience.

CLÉON et CLITANDRE, *gaîment.*

Ah! oui!

NÉRINE, *présentant les deux bourses qu'elle a reçues.*

Vous m'avez bien voulu récompenser d'avance;
Mais, comme je n'ai pas gagné ma récompense,
Je vous la rends.

CLÉON.

Ce trait digne d'être cité,
De notre part mérite un double procédé:
D'abord gardez l'argent.

CLITANDRE, *lui présentant le billet auquel Cléon a substi le cartel.*

Et prenez ensuite
Ce billet au porteur.

NÉRINE, *reprenant le billet.*

(à part.)

Dieux! c'est la lettre écrite

(haut.)

De ma main! Ce papier . . . pour vous être remis. . .
(Elle regarde tour-à-tour Melcourt, et Cléon et Clitandre
Dites-moi donc au moins quel chemin il a pris.

CLITANDRE, *en riant.*

Devinez.

NÉRINE, *à Melcourt, après un silence de reproches.*

Quoi! monsieur, pour vous je m'intéresse.
Pour vous j'obtiens ici l'aveu de ma maîtresse.

MELCOURT, *à part.*

L'hypocrite!

NÉRINE.

Et l'écrit que je vous fais tenir,
Vous le . . .

MELCOURT.

Dispensez vous, Nérine, de mentir.

NÉRINE, *vivement.*

Je mens!

CLÉON.

Oui; ce billet ne vient point de Lucile.
Vous avez contrefait et sa main et son style.

NÉRINE, *à part.*

Ah! ciel!

MELCOURT.

Premier mensonge; et voici le second:

NÉRINE, *déconcertée.*

Le second!

(*Melcourt lui présente le cartel.*)

CLÉON, *gaîment.*

Regardez.

NÉRINE.

Ah! grands dieux! quel affront!...
(*Prenant le cartel.*)
Deux billets! En honneur je n'y peux rien comprendre.

MELCOURT.

Oh! que si! lisez bien.

NÉRINE, *achevant de lire.*

Signé: *CLÉON*, *CLITANDRE*.
(*vivement à Melcourt.*)
Et c'est là le papier!

MELCOURT, *tranquillement.*

Que vous m'avez remis.

NÉRINE.

Monsieur, je vous proteste!...

MELCOURT.

Il vous était permis
Avec mes deux rivaux d'être d'intelligence:
Je ne murmure point de cette préférence;
Mais à m'en imposer pourquoi prendre plaisir?

NÉRINE, *vivement.*

Monsieur, écoutez-moi: je...

CLÉON.

Vous allez mentir.
Pour la troisième fois.

NÉRINE.

Non, messieurs, et je jure

(Elle désigne le cartel.)

Que jamais ce billet...

MELCOURT, *tranquillement.*

A quoi bon le parjure ?

Je ne vous croirai pas.

NÉRINE.

Messieurs, au nom du ciel !

Ecoutez un seul mot : oui, rien n'est plus réel,

(à Melcourt.)

J'ai contrefait, pour vous, la main de ma maîtresse ;

Mais c'était pour sauver à sa délicatesse

L'aveu d'un sentiment...

CLÉON, *à Melcourt.*

Le détour est flatteur.

NÉRINE, *poursuivant.*

Non, j'ai, je vous le jure, écrit d'après son cœur.

(Elle remet à Melcourt le billet écrit au nom de Lucile.)

CLÉON, *à Melcourt qui lit.*

Le style est expressif.

MELCOURT.

Il est vrai qu'il ne laisse

Rien à desirer.

NÉRINE.

Non, certes !

MELCOURT.

Je le confesse,

Ce billet vaut, messieurs, le vôtre pour le moins.

(montrant Nérine.)

Que vous devez tous deux reconnaître ses soins !

NÉRINE, *au désespoir.*

J'en mourrai !

CLITANDRE, *à Cléon, à part.*

La leçon me paraît assez forte.

CLÉON, *l'appaisant.*

Nérine, écoutez-moi ; la douleur vous transporte ;

(Il prend les deux billets.)

Arrêtez : ces papiers tous deux se sont trouvés

Dans nos mains par erreur.

NÉRINE, *avec joie.*

(*à Melcourt.*) (*à Cléon.*)

Par erreur ... Achevez !

CLÉON.

J'avais à ce billet substitué cet autre,

(*Il montre la place.*)

En votre absence, là ; si bien qu'au lieu du vôtre,

Vous avez à Melcourt confié celui-ci.

(*Il montre le cartel.*)

NÉRINE, *transportée de joie.*

(*à Melcourt.*)

Vous voyez bien, monsieur, que je n'ai pas menti !

MELCOURT.

Qu'une petite fois.

NÉRINE.

C'est peu.

MELCOURT, *avec amitié.*

C'est trop.

SCENE V.

MELCOURT, NÉRINE, CLÉON, CLITANDRE, Mesdames DE BOISVIEUX et DE VERTSEC, *au fond du théâtre.*

Mad. DE VERTSEC, *regardant Clitandre.*

Le traître !

Mad. DE BOISVIEUX, *regardant Cléon.*

Le scélérat !

CLÉON.

Qu'entends-je !

CLITANDRE.

Et qui vois-je paraître !

NÉRINE, *voulant emmener Melcourt.*

Sauvons-nous.

CLÉON et CLITANDRE, *arrêtant Melcourt.*

Demeurez.

MELCOURT, *gaîment.*

Non, la place est à vous,

Et je connais vos droits.

CLÉON.

Nous vous les cédons tous.

CLITANDRE.

Sans nulle réserve.

MELCOURT.

Oh ! c'est être trop honnête !
D'ailleurs, si j'acceptais ce double tête-à-tête,
Vous pourriez bien encor m'envoyer un cartel.

CLÉON, *s'enfuyant avec Clitandre.*

Vous l'attendrez long-tems.

SCENE VI.

MELCOURT, *sur le devant de la scène*, Mesdames de BOISVIEUX et de VERTSEC, *au fond du théâtre.*

Mad. DE VERTSEC, *à Clitandre qui sort.*

Tu m'évites, cruel !

Mad. DE BOISVIEUX, *à Cléon qui sort.*

Perfide, tu me fuis !

Mad. DE VERTSEC.

Mais je serai vengée.

(*Elles s'avancent vers Melcourt et lui font en même tems une profonde révérence. Melcourt hésite un instant et ne sait à laquelle il doit répondre la première.*)

Mad. DE BOISVIEUX, *remarquant l'embarras de Melcourt.*

(*à part.*)

Son ame entre nous deux est encore partagée.

(*Elle lui fait des mines pour l'attirer.*)

Mad. DE VERTSEC, *de même.*

Il paraît balancer ; mais j'aurai le secret . . .

(*Ici Melcourt s'avance vers madame de Boisvieux, et la salue.*)

Mad. DE BOISVIEUX, *d'un ton triomphant.*

Ah ! mon premier coup-d'œil à produit son effet.

Mad. DE VERTSEC, *avec dépit.*

Je le ramènerai.

(*Melcourt salue madame de Vertsec.*)

Mad. DE BOISVIEUX, *déconcertée.*

Comment ! . . .

Mad. DE VERTSEC, *triomphante.*

J'en étais sûr.

Mad. DE BOISVIEUX, *à part.*

Le volage !

MELCOURT, *à toutes deux.*

Souffiez qu'ici je vous assure

Des sentimens . . .

Mad. DE BOISVIEUX, *à part.*

Voyons ? . . .

MELCOURT.

Les plus respectueux.

Mad. DE BOISVIEUX, *à part.*

Il est bien circonspect !

Mad. DE VERTSEC, *à Melcourt avec ironie.*

Ma sœur vient en ces lieux

Pour vous offrir des fers.

Mad. DE BOISVIEUX, *à madame de Vertsec.*

Mêlez-vous, je vous prie,

De vos affaires.

MELCOURT, *voulant l'appaiser.*

Là !

Mad. DE BOISVIEUX, *continuant.*

Vous avez la manie

De jaser sur mon compte ; et vous ne dites pas

Que le même projet conduit ici vos pas.

Mad. DE VERTSEC, *montrant sa sœur.*

N'êtes-vous pas tentée d'une aussi belle flamme !

Mad. DE BOISVIEUX, *vivement.*

Parlez pour vous.

Mad. DE VERTSEC, *de même.*

Voyez, monsieur !

MELCOURT, *à madame de Vertsec.*

Je vois, madame,

Qu'ainsi que le printems, l'automne a sa beauté

Mad. DE BOISVIEUX.

L'automne ! mais je suis encor dans mon été.

MELCOURT.

Et dans votre printems, car l'esprit n'a point d'âge.

Mad. DE VERTSEC, *se donnant des graces.*

Mais les attraits . . .

MELCOURT.

Fi donc ! Parle-t-on du visage

Quand il s'agit de cœur, d'esprit et de raison ?

La fleur de la beauté n'est qu'une illusion

Qui cache les vertus en déguisant le vice.

Le sage attend toujours que le charme finisse

Quand il veut s'attacher à la réalité.

Son cœur alors se rend à la solidité

Du vrai mérite. Ainsi la saison où vous êtes,
A parler sensément, est celle des conquêtes.

Mad. DE VERTSEC.

On pourrait donc compter ?...

Mad. DE BOISVIEUX, *tendrement.*

Sur la vôtre ?

MELCOURT, *à toutes deux.*

Je croi
Que vous vous amusez à mes dépens.

Mad. DE BOISVIEUX.

Pourquoi ?

MELCOURT, *modestement.*

Croirai-je qu'en effet votre haute sagesse
Veuille bien s'abaisser jusques à ma jeunesse,
Et qu'enfin vous ayez la générosité
De prodiguer pour moi votre amabilité ?

Mad. DE BOISVIEUX.

Vous nous complimentez d'une étrange manière !

MELCOURT.

Non : je vous ouvre ici mon ame toute entière :
Vous ne concevez pas le genre d'intérêt
Que vous m'inspirez !

Mad. DE VERTSEC, *à part.*

Bon !

Mad. DE BOISVIEUX.

Quel est-il, s'il vous plaît ?

MELCOURT.

Je vous vois, l'une et l'autre, encor célibataire,
Avec cet intérêt qu'on sent pour l'ordinaire,
Près de deux voyageurs qui, d'un pays lointain,
A travers les périls se frayant un chemin,
Ont sur le sein des mers, fécondes en naufrages,
Evité les écueils et bravé les orages ;
Et tous deux sains et saufs, en descendant à bord,
Jouissent en repos des délices du port.

Mad. DE BOISVIEUX, *à part, tendrement.*

En repos ? pas toujours !

MELCOURT, *continuant.*

Que de plaisir on goûte
Ensemble, à se parler des dangers de la route,
Quand on arrive !

Mad. DE BOISVIEUX, *piquée.*

Mais . . .

MELCOURT, *ingénuement.*

L'âge que vous avez . . .

Mad. DE VERTSEC.

Ma sœur a cinquante ans.

MELCOURT, *à madame de Boisvieux.*

Eh bien, vous arrivez

(*à madame de Versec.*)

Aujourd'hui, vous demain : c'est voyager ensemble.

Mad. DE VERTSEC, *sèchement.*

Pas tout-à-fait.

MELCOURT, *continuant avec feu.*

Ainsi le retour vous rassemble ;
Et de tout autre nœud pour jamais dégagés,
Vos cœurs par l'amitié vont être partagés.
L'amour est un tourment : moins vive et plus sensible,
L'amitié dans nos cœurs verse un bonheur paisible ;
Et voilà le tableau de nos jours : le matin
Orageux, le midi brûlant, le soir serein.

Mad. DE BOISVIEUX.

Le soir !

MELCOURT, *continuant.*

Et c'est ainsi que l'aimable innocence.
Par degrés nous ramène au bonheur de l'enfance.

Mad. DE VERTSEC.

De l'enfance !

MELCOURT.

Je veux le goûter avec vous :
Par un tendre lien, tous trois unissons-nous.

Mad. DE BOISVIEUX.

Tous trois ? Non.

Mad. DE VERTSEC.

Non.

MELCOURT.

Comment !

Mad. DE BOISVIEUX, *se désignant.*

Choisissez l'une...

Mad. DE VERTSEC, *de même.*

Ou l'autre.

MELCOURT.

Quelle sévérité, mesdames, est la vôtre !

Voyez l'alternative où vous me réduisez.

Mad. DE BOISVIEUX.

Allons.

Mad. DE VERTSEC.

Décidez-vous.

MELCOURT, *les prenant toutes deux par la main et les plaçant en face l'une de l'autre.*

Jugez, et prononcez.

(*il sort, tandis que les deux sœurs se contemplent d'un air menaçant.*)

SCENE VII.

Mad. DE BOISVIEUX, Mad. DE VERTSEC.

Mad. DE VERTSEC.

Madame de Boisvieux vous êtes mon aînée.

Mad. DE BOISVIEUX.

Madame de Vertsec, je la suis d'une année.

(*ici Lucile paraît.*)

Mad. DE VERTSEC, *furieuse.*

Si je! . . .

Mad. DE BOISVIEUX

Voici Lucile; évitons les témoins! . . .

Mad. DE VERTSEC.

Soit; mais si je me tais, je n'en pense pas moins.

SCENE VIII.

Mad. DE BOISVIEUX, LUCILE, Mad. VERTSEC.

Mad. DE VERTSEC.

Que voulez-vous?

LUCILE, *étourdiment*

Je viens vous prier l'une et l'autre
D'assurer aujourd'hui mon bonheur et le vôtre.

Mad. DE BOISVIEUX.

Et le nôtre.

LUCILE.

Oui: l'on dit que Clitandre et Cléon
Partagent entre vous leur adoration.

LES DEUX TANTES.

Leur hommage est public.

LUCILE, *poursuivant.*

Mon père me marie ;
Ce soir même ; et j'ai craint (pardonnez , je vous prie)
Que l'un de vos amans , devenant mon époux ,
L'autre fut un sujet de débats entre vous.

Mad. DE BOISVIEUX.

Vous avez eu grand tort.

LUCILE.

Tans pis , mes chères tantes ;
Car , ce soir , vous et moi , nous nous verrions contentes :
Chacune épouserait l'objet de son amour.

Mad. DE BOISVIEUX

Comment ?

LUCILE.

(*A madame de Vertsec.*) (*A madame de Boisvieux.*)
Vous , Cléon ; vous , Clitandre ; et moi, Melcourt.

Mad. DE BOISVIEUX, *s'adoucissant.*

Cet arrangement-là.

Mad. DE VERTSEC, *de même.*

N'est pas impraticable.

Mad. DE BOISVIEUX, *tirant à part mad. de Vertsec.*

Ma sœur , délibérons : ce Melcourt est aimable.

Mad. DE VERTSEC.

Mais il n'est pas pour vous.

Mad. DE BOISVIEUX.

Ni pour vous.

Mad. DE VERTSEC.

En ce cas
Ne pourrions-nous , ma sœur , pour punir nos ingrats ,
Les réduire tous deux (je le dis à l'oreille)
Au. . . pis-aller.

(*Elle se montre , elle et sa sœur.*)

Mad. DE BOISVIEUX.

Eh mais. . .

Mad. DE VERTSEC.

L'orgueil nous le conseille.

Mad. DE BOISVIEUX.

(*A Lucile.*)
Et l'amour encor plus. La proposition
Est acceptée.

LUCILE, *vivement.*

Il est une condition :
C'est que vous emploierez votre adresse admirable
A combattre un obstacle, hélas ! insurmontable.
Qui de notre bonheur détruit tout le projet.

Mad. DE BOISVIEUX.

Et quel est cet obstacle ?

LUCILE.

Oh ! c'est un grand secret.

Mad. DE VERTSEC, *avec empressement.*

Un secret, mon enfant !

LUCILE, *tremblante.*

De vous deux va dépendre
Le destin de mes jours.

Mad. DE VERTSEC, *vivement.*

Ne nous fais pas attendre.

LUCILE, *tremblante.*

Je...

Mad. DE BOISVIEUX.

Courage !

LUCILE.

Melcourt...

Mad. DE BOISVIEUX.

Fort bien.

LUCILE.

Melcourt...

Mad. DE VERTSEC.

Pas mal !

LUCILE, *hésitant.*

Melcourt est le neveu.

LES DEUX TANTES.

Le neveu ? ...

LUCILE.

De Dorval.

LES DEUX TANTES, *avec un cri de joie.*

De Dorval ! ah ! ma sœur la bonne découverte ?

LUCILE.

De ce mot seul dépend mon bonheur ou ma perte.
Aux soins de l'amitié j'ai confié mon sort.
Mon père hait Dorval ; vous voyez qu'il a tort ;
Dissipez son erreur, et daignez faire usage
Du crédit que sur lui vous a donné votre âge.

Mad. DE VERTSEC, *à part, avec dépit.*
Notre âge.

LUCILE.

Votre avis ne sera pas suspect ;
Depuis long-tems, mon père a pour vous le respect
Qu'il vous doit.

Mad. DE BOISVIEUX, *à part.*

L'impudente !

LUCILE.

Et puisqu'il vous révère...

Mad. DE BOISVIEUX, *avec un dépit dissimulé.*
Nous allons vous servir de la bonne manière.

Mad. DE VERTSEC, *de même.*
Adieu, ma chère enfant.

LUCILE.

Je vous quitte à regret.
Heureux qui, comme moi, peut placer son secret !

SCENE IX.

Mad. DE BOISVIEUX, Mad. DE VERTSEC.

Mad. DE BOISVIEUX.
Avez-vous jamais vu pareille impertinence ?

Mad. DE VERTSEC.
L'insolente ! à l'instant j'en veux tirer vengeance,
Et je cours publier...

Mad. DE BOISVIEUX, *l'arrêtant.*

Ma sœur, entendons-nous :
Votre aînée a le droit de parler avant vous.

Mad. DE VERTSEC.
Tout-à-l'heure, ma sœur, vous étiez la cadette.

Mad. DE BOISVIEUX.
Mais je reprends mon rang, et...

Mad. DE VERTSEC, *s'éloignant.*

Je serai discrette.

Mad. DE BOISVIEUX, *l'arrêtant.*
Ma sœur, au nom du ciel ! songez que le plaisir
Est un fruit délicat qu'il faut laisser mûrir
Pour en doubler le prix. Attendons, pour bien faire,
Que Dorval ait séduit et le père et la mère,

Ses rivaux même ; enfin qu'il touche au dénouement. . .
Nous le nommons alors : « Dorval ! Dorval ? comment ?
» Qui?... Melcourt. » A ces mots, l'un pâlit, l'autre tremble.
Mondor et sa moitié se regardant ensemble
En ouvrant de grands yeux ; là, le futur, sans bruit,
S'esquive, et la future ici s'évanouit ?

Mad. DE VERTSEC, *avec enthousiasme.*

C'est un tableau superbe !

Mad. DE BOISVIEUX, *de même.*

Oh ! j'en jouis d'avance !

Mad. DE VERTSEC, *gaiement.*

Ainsi, ma chère sœur, suivant toute apparence,
Notre aimable épouseur ici n'épousera. . .

Mad. DE BOISVIEUX.

Ni vous. . .

Mad. DE VERTSEC.

Ni vous.

ENSEMBLE.

Tant mieux, personne ne l'aura.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mad. MONDOR, MONDOR.

Mad. MONDOR.

Vous en direz, monsieur, tout ce qu'il vous plaira,
(*La main sur le front.*)
Mais j'ai pris mon parti. Quand quelque chose est là,
Vous savez...

MONDOR.

Oui, je sais...

Mad. MONDOR.

Que je suis raisonnable.

MONDOR, *continuant.*

Qu'en fait de volonté vous êtes immuable;
Mais je veux à mon tour être le maître ici,
Et j'entends que ma fille épouse...

Mad. MONDOR, *impérieusement.*

Oh! j'ai choisi
Ce qu'il lui faut: un homme aimant, soumis, fidèle,
Qui jamais ne verra, n'agira que par elle,
Et n'entreprendra rien sans avoir consulté
La loi de ses desirs et de sa volonté.

MONDOR.

Et moi, je lui choisis un époux jeune, aimable,
Ami franc et loyal, et convive agréable;
Qui, sans extravaguer, l'aimera tendrement,
Et qui la laissera régner paisiblement,
Tant qu'elle se tiendra dans les justes limites
Qu'à votre autorité le bon sens a prescrites;
Mais qui, s'il voit sa femme hausser un peu le ton,
Saura mettre d'accord l'amour et la raison.

Mad. MONDOR.

Le beau choix qu'un mari gouverneur de sa femme!
Un despote!

MONDOR.

Un époux est un ami, madame,
Et non pas un esclave; et son autorité
Me paraît préférable à certaine bonté
Qui le fait trop souvent tomber en servitude.
Vous savez que c'est là mon péché d'habitude,
Et vous en abusez.

Mad. MONDOR, *avec de feintes caresses.*

Qui, moi, mon cher ami?
Vous pensez...

MONDOR.

Justement. Continuez! Voici
Lucile. Sur l'objet qui nons tient en balance,
Son goût doit, ce me semble, avoir quelque influence...
Consultons...

Mad. MONDOR.

Un enfant! j'aimerais cent fois mieux
Votre choix que le sien.

SCENE II.

MONDOR, LUCILE, Mad. MONDOR.

MONDOR, *avec défiance.*

Bon!

Mad. MONDOR.

Je ferme les yeux
Et m'en rapporte à vous.

MONDOR.

Je vois votre finesse:
De suivre mon avis vous faites la promesse,
Et vous saurez bientôt m'amener par degrés
A ne faire à la fin que ce que vous voudrez.

Mad. MONDOR, *avec hypocrisie.*

Quel soupçon!

MONDOR, *en riant*

Oui... (*Il va au-devant de Lucile.*)

Mad. MONDOR, *à part.*

Grands dieux! me suis-je compromise?

MONDOR.

Approche, mon enfant, et parle avec franchise;

N'aimerais-tu pas bien un mari vif, joyeux,
Plein d'ardeur ?

LUCILE, *à part, tristement.*

C'est Cléon.

Mad. MONDOR.

N'aimerais-tu pas mieux
Un époux tendre, doux, complaisant ?

LUCILE, *à part.*

C'est Clitandre !

MONDOR.

Tu soupires ? pour qui ?

Mad. MONDOR, *sévèrement.*

Parlez.

LUCILE, *à part.*

Quel parti prendre !

Mad. MONDOR.

Ce soir, à l'un ou l'autre, il faut donner la main.

LUCILE, *à part.*

Hélas ! des deux côtés mon malheur est certain.

Mad. MONDOR.

M'entendez-vous ?

LUCILE, *tremblante.*

Pardon ! maman ; si je balance,
Mon âge...

Mad. MONDOR, *à Mondor.*

Vous voyez que l'inexpérience
Fait naître dans son cœur l'irrésolution.

(*D'un ton insinuant.*)

C'est à vous de parler. Ma proposition
Est sensée.

MONDOR, *faiblissant.*

Il est vrai.

LUCILE, *remarquant que Mondor cède.*

(*A part.*) (*Haut.*)

Ciel ! ... Je vous en supplie,
Arrêtez ! il y va du bonheur de ma vie.

Mad. MONDOR.

Votre père ne peut que choisir sagement.

MONDOR, *flatté.*

Madame...

Mad. MONDOR.

Suivez donc son choix aveuglément.

MONDOR.

Le vôtre...

Mad. MONDOR.

Obéissez, Lucile, à votre père.

MONDOR, *à madame Mondor.*

C'en est trop...

Mad. MONDOR.

Non.

MONDOR, *à Lucile.*

Suivez le choix de votre mère.

Mad. MONDOR, *à part.*

Bon !

LUCILE.

Suspendez au moins !..

MONDOR.

Je le veux.

Mad. MONDOR, *à part.*

Je le tiens.

(*Ici Melcourt paraît.*)

LUCILE, *avec joie.*

(*Très-vivement.*)

Melcourt !

Mad. MONDOR, *à Lucile.*

Qu'avez-vous ?

LUCILE.

(*Haut.*) (*A part.*)

Rien... Je respire !

SCENE III.

Mad. MONDOR, LUCILE, MELCOURT, MONDOR.

MELCOURT.

Je viens

Assez mal-à-propos ?

MONDOR.

Point du tout.

LUCILE, *troublée.*

Au contraire...

(*A son père.*)

Vous estimez monsieur ; permettez qu'il m'éclaire.

Mad. MONDOR.

Volontiers. Nous verrons qui de nous trois a tort.

MELCOURT.

Je suis persuadé que vous êtes d'accord.

MONDOR.

Il s'agit d'un mari. Ma fille vous demande
Lequel de deux rivaux elle doit . . .

MELCOURT, *troublé.*

J'appréhende
De voir mal.

MONDOR.

Oh ! que non !

MELCOURT.

Mademoiselle sent
Que le conseil pour moi doit être embarrassant.

LUCILE.

Il en coûte, monsieur, à ma délicatesse
Pour vous le demander ; mais je tremble ; on me presse ;
Mon cœur n'ose choisir, et me dit en secret
Qu'à mon sort vous daignez prendre quelque intérêt.

MELCOURT.

Parlez.

Mad. MONDOR, *la prévenant.*

Pour son bonheur j'ai choisi la tendresse.

MONDOR.

Moi, la gaîté.

MELCOURT, *à tous deux.*

Ce choix prouve votre sagesse.

(*A madame Mondor.*)

L'amour est le premier des biens. Chez les maris,
Sa rareté lui donne encore un nouveau prix.

(*A Mondor.*)

La gaîté de l'hymen écarte les orages,
Et des jours ténébreux éclaircit les nuages.

(*A tous deux.*)

Entre ces qualités, heureux qui peut choisir ;
Mais plus heureux encor qui peut les réunir !

MONDOR.

Oh ! c'est trop exiger.

Mad. MONDOR.

Qui veut tout entreprendre . . .

MELCOURT.

Voilà nos trois avis, il est juste d'entendre
(*Montrant Lucile.*)
Le plus intéressé.

LUCILE.

Monsieur, mon choix est fait.

MONDOR, *étonné.*

Oui ?

Mad. MONDOR.

Voyons ce beau choix.

LUCILE.

J'aime un homme discret.
Qui souffre sans se plaindre, et dont l'ame sensible
Seule pourrait me rendre heureuse.

Mad. MONDOR, *avec joie.*

Est-il possible ?
C'est le mien !

LUCILE, *continuant.*

J'aime un homme, aimable en sa gaîté,
Plein d'esprit, de franchise et de vivacité.

MONDOR.

C'est le mien à mon tour.

Mad. MONDOR.

Quoi ! deux amans ensemble !

MONDOR, *gaîment.*

Pourquoi pas ?

LUCILE, *continuant.*

J'aime enfin un homme qui rassemble
Et ce que l'on admire et ce que l'on chérit,
La fleur du sentiment et celle de l'esprit.

MELCOURT, *vivement.*

C'est le mien.

MONDOR.

Pour le coup ! c'est trop, mademoiselle,
Et . . .

Mad. MONDOR, *avec impatience.*

Finissons : celui que j'ai choisi pour elle,
(*A Melcourt.*)
C'est vous . . .

MONDOR, *à Melcourt.*

C'est vous.

LUCILE, *à part.*

Ciel ! . . .

MONDOR et Mad. MONDOR, *l'un et l'autre avec surprise.*

Quoi ! . . .

MELCOURT, *à Lucile.*

Décidez de mon sort.

LUCILE, *tendrement.*

Vous nous aviez bien dit que nous étions d'accord.

MONDOR.

(*A sa femme.*) (*A Melcourt.*)
Mais je n'en reviens pas ! Vous voilà notre gendre

MELCOURT.

J'en doute encor.

Mad. MONDOR.

Pourquoi ! je veux . . .

MELCOURT.

Daignez m'entendre.

LUCILE, *à part à Melcourt.*

Vous allez ? . . .

MELCOURT, *à part.*

Me nommer.

LUCILE.

Adieu notre bonheur !

MELCOURT, *à part.*

Il n'en est point, Lucile, aux dépens de l'honneur.
(*A Mondor.*)
Avant de m'accorder la main de votre fille,
Vous avez dû, monsieur, connaître ma famille.

MONDOR.

Oui ; je donne ma fille au parent de Courval,
Mon parent.

MELCOURT.

Et de plus, au neveu de Dorval.

M. et Mad. MONDOR.

Grands dieux !
(*Ils restent confondus tandis que les deux tantes paraissent.*)

SCENE IV.

Mad. MONDOR, MONDOR, LUCILE, MELCOURT, Mad. DEBOISVIEUX, Mad. DE VERTSEC, *entrant précipitamment.*

Mad. DE VERTSEC.

Dépêchons-nous !

Mad. DE BOISVIEUX.

O le beau mariage !

MONDOR.

Il n'est pas encor fait, mes sœurs.

Mad. DE VERTSEC.

C'est bien dommage !

Car vous voyez,

TOUTES DEUX ENSEMBLE, *très-haut.*

Dorval.

MELCOURT, *tranquillement.*

Je l'ai dit.

MONDOR.

Je le sais.

Mad. DE VERTSEC, *avec dépit.*

Eh bien ! ma sœur, voilà le fruit de vos délais.
Je vous l'avais bien dit, on perd tout pour attendre.

Mad. DE BOISVIEUX.

Le coup est assommant.

Mad. DE VERTSEC.

C'est un tour à se pendre,
Pour peu qu'on ait de cœur.

MELCOURT.

Mesdames, je vous dois
Mille remercîmens de vos bontés pour moi.
Qui ne connaîtrait pas votre heureux caractère,
Pourrait vous soupçonner le desir de mal faire;
Mais, moi que vous avez admis dans vos secrets,
Moi, votre ami commun, je ne croirai jamais
Que vous ayez formé le projet de me nuire
Par un complot honteux. Vous avez cru bien dire;
Et si vous n'avez fait une bonne action,
Je vous rends grace au moins de votre intention.

Mad. DE BOISVIEUX, *à part.*
Répondez-lui, ma sœur.
Mad. DE VERTSEC, *à part.*
Répondez-lui vous-même.
MELCOURT.
L'épreuve des amis c'est le malheur extrême,
Et vous voyez le mien ; aussi j'ose espérer . . .
Mad. DE BOISVIEUX, *revenant de sa confusion.*
Oui ; j'ai fait une faute et vais la réparer.
Mad. DE VERTSEC.
Parlons pour lui, ma sœur ; sa disgrace me touche.
Mad. DE BOISVIEUX, *gravement.*
Ecoutez un aveu qui va, de notre bouche,
Sortir pour la première et la dernière fois :
J'ai tort !
Mad. DE VERTSEC, *de même.*
J'ai tor t!
MELCOURT.
Tort !
Mad. MONDOR.
Tort !
MONDOR.
Tort ! A peine je crois
Ce que j'entends.
Mad. DE BOISVIEUX, *montrant Melcourt.*
Allons, mon frère, il est aimable.
Mad. DE VERTSEC, *de même.*
Si son oncle a des torts, il n'en est pas coupable.
MONDOR.
Mais il est son neveu. Cela suffit.
(*Cléon et Clitandre paraissent.*)
Mad. MONDOR.
D'ailleurs
Ses rivaux ont des droits.

SCENE V.

Mad. MONDOR, MONDOR, LUCILE, MELCOURT, Mesdames DE BOISVIEUX et DE VERTSEC, CLÉON, CLITANDRE.

Mad. MONDOR, *à Cléon et Clitandre.*
Venez, venez, messieurs

L'instant est décisif, et vous allez apprendre
Le choix de l'un des deux.

CLÉON, *à part.*

S'il tombait sur Clitandre...

CLITANDRE, *à part.*

S'il tombait sur Cléon...

CLÉON, *continuant.*

Le tour serait affreux!

CLITANDRE, *de même.*

Le trait serait piquant?

CLÉON, *à madame Mondor.*

Madame, outre nous deux,
(*montrant Melcourt.*)
J'avais cru que monsieur...

MELCOURT.

Un mot vient de m'exclure:
Je ne me permettrai ni plainte ni murmure;
Mais, quel que soit ici celui que pour époux
Lucile va choisir, messieurs, souvenez-vous
Qu'on ne fait le bonheur de l'épouse qu'on aime,
Qu'autant qu'on a celui d'en être aimé soi-même;
Et qu'un époux enfin qui répugne à son cœur,
Ne jouit de ses droits que comme usurpateur.

LUCILE, *à part.*

Hélas! il a raison.

CLÉON, *à Clitandre en lui montrant Lucile.*

Vous venez de l'entendre...

CLITANDRE, *à Cléon.*

Comme vous.

MONDOR, *à Lucile, avec humeur.*

Prononcez enfin!

LUCILE, *à part.*

Quel parti prendre!...
(*Haut.*)
Cléon, vous méritez et l'estime et l'amour.

MONDOR, *avec joie.*

Ah!

LUCILE, *continuant.*

Je vous aimerais si je n'aimais...
(*Ici Clitandre prête l'oreille, espérant s'entendre nommer.*)

CLÉON, *souriant.*

Melcourt.

(*Ici Clitandre cesse d'écouter.*)

(*Voyant Lucile qui va vers Clitandre.*)

Me serais-je trompé ?

CLITANDRE, *voyant Lucile venir a lui.*

(*A part.*)

Bon.

Mad. MONDOR.

Ecoutons.

LUCILE.

Clitandre,

Un homme tel que vous a le droit de prétendre,
Pour prix de sa tendresse, au plus tendre retour;
Et vous l'obtiendriez si je n'aimais . . .

CLITANDRE, *souriant.*

Melcourt.

Mad. MONDOR, *vivement.*

Laissez-la donc parler, messieurs !

CLÉON.

La préférence

Est donnée à Melcourt.

MONDOR.

Qui l'a dit ?

CLÉON, *montrant Lucile.*

Son silence.

MONDOR, *à Lucile.*

Vous osez préférer ! . . .

LUCILE.

Mon père, je me tais.

CLÉON.

Vous voyez. Consentez . . .

MONDOR.

Non, d'ailleurs ce procès . . .

CLITANDRE.

Est en arrangement.

MONDOR.

Tous deux, d'intelligence

Vous l'avez condamné.

CLÉON.

Mais, sur notre sentence

Nous pouvons revenir.

MONDOR.

Non; je veux conserver
Et ma fille et mon bien.

SCENE VI.

Mad. MONDOR, MONDOR, LUCILE, MELCOURT Mad. DE BOISVIEUX, Mad. DE VERTSEC, CLÉON CLITANDRE, NÉRINE.

NÉRINE.

Frontin vient d'arriver.

MONDOR.

Qu'a-t-il dit?

NÉRINE.

Rien. Son air taciturne et farouche
M'a fait trembler.

MONDOR, *alarmé.*

O ciel!

NÉRINE.

Je n'ai pu de sa bouche
Tirer une parole. Enfin jusques ici
Il a suivi de loin mes pas; et le voici.

SCENE VII et DERNIERE.

Mad. MONDOR, MONDOR, LUCILE, MELCOURT Mesd. DE BOISVIEUX et DE VERTSEC, CLÉON CLITANDRE, NÉRINE, FRONTIN, *l'air consterné*

NÉRINE, *à part, à Melcourt.*

Votre oncle aura gagné.

MONDOR, *à sa femme.*

Je crains.

LUCILE et MELCOURT, *à part.*

J'espère.

MONDOR, *à Frontin qui hésite.*

Avance.

FRONTIN, *regardant Melcourt.*

(*A part.*) (*A monsieur Mondor.*)
Il est perdu!... Monsieur...

MONDOR, *tristement.*

Si j'en crois l'apparence . . .

FRONTIN.

Je ne saurais parler.

MONDOR.

Tu dois pourtant savoir . . .

FRONTIN.

Je sais tout.

MONDOR.

Dis-nous donc . . .

FRONTIN, *lui présentant une lettre.*

Monsieur, vous allez voir.

(*Mondor prend la lettre en tremblant.*)

MELCOURT, *vivement à Mondor.*

Tout de votre procès vous annonce la perte :
Déchirez cette lettre ; et sans l'avoir ouverte,
Acceptez le traité.

MONDOR, *avec dépit.*

Ncn.

FRONTIN.

Monsieur, lisez-la.

MONDOR, *décachetant.*

Il a raison.

MELCOURT, *étonné.*

Comment !

MONDOR, *lisant à demi-voix.*

« Monsieur. . . et cætera. . .

Mad. MONDOR.

Si vous lisiez plus haut ?

MONDOR, *étonné*,

Dieux ! quel pléliminaire !

(*Il lit*)
» Je vous ai toujours dit, monsieur, que votre affaire
» Etait douteuse ; aussi vous savez que jamais
» Je n'en ai devant vous garanti le succès... »
Je ne puis achever. . .

(*Il lit bas.*)

Mad. MONDOR.

Il pâlit !

NÉRINE, *bas à Lucile, avec joie.*

Sa main tremble.

MONDOR, *laissant tomber la lettre.*

J'ai perdu !

FRONTIN, *étonné la ramasse.*

Se peut-il !

NÉRINE, *à part.*

Bon !

MELCOURT, *vivement.*

Confondons ensemble
Tous ces droits malheureux, sujets de nos débats,
Que Dorval m'autorise à vous céder.

MONDOR.

Non pas.
Qu'il triomphe aujourd'hui, dès demain j'en appelle ;
Jusqu'à l'extinction de chaleur naturelle,
Je plaiderai.

MELCOURT.

Monsieur, acceptez ; je suis prêt
A vous céder...

FRONTIN, *à Mondor, en lui remettant la lettre.*

Monsieur, achevez, s'il vous plaît.

Mad. MONDOR, *à Mondor.*

Voyons.

MONDOR, *continuant de lire tristement.*

» La question paraissait ambigue ;
» Mais vos juges, après l'avoir bien débattue,
» Ont prononcé : Dépens, dommages, intérêts,
» Vous avez tout... gagné ! »

TOUT LE MONDE, *excepté Frontin.*

Ciel !

FRONTIN, *tristement à Melcourt.*

Voilà votre arrêt.

MONDOR.

Peste soit de l'exorde !

LUCILE, *à part.*

Ah ! grand dieu !

LES TANTES, *regardant Melcourt.*

C'est dommage.

MELCOURT, *à Mondor, avec fermeté.*

Vous avez à l'instant refusé le partage

Des droits que l'amitié prétendait vous céder ;
J'osai le proposer, j'ose le demander.

MONDOR.

Quoi !

MELCOURT.

Tour-à-tour vainqueur et vaincu l'un et l'autre,
Vous reprenez ma place, et je reprends la vôtre
Pour me venger de vous.

MONDOR

Je n'ai pas mérité...

MELCOURT.

Vous avez dédaignez ma générosité :
Je réclame la vôtre, et voilà ma vengeance.

MONDOR, *embarrassé.*

(*à part.*)

Vous me faites honneur. Diable d'homme ! ...

LUCILE, *regardant l'embarras de Mondor.*

Il balance.

Je tremble !

Mad. MONDOR, *à Mondor.*

Mon ami !...

MONDOR, *brusquement.*

Bast ?...

LES DEUX TANTES.

Mon frère !...

MONDOR, *de même.*

Oui, mes sœurs.

FRONTIN et NÉRINE.

Monsieur !...

MONDOR.

Fort bien !

CLÉON et CLITANDRE.

Daignez ..

MONDOR, *étonné.*

Quoi ! vous aussi, messieurs?

CLÉON.

Il est vrai que l'amour nous mit en concurrence ;
Mais l'amour doit céder à la reconnaissance.

MONDOR.

Je ne vous entends pas.

CLITANDRE.

Nous étions ennemis ;

Nous lui devons tous deux le bonheur d'être amis.

MONDOR.

Ah ! ah !

Mad. DE BOISVIEUX.

J'avais voulu lui nuire ; mais je l'aime,
Sa morale me met d'accord avec moi-même.

MONDOR.

Miracle !

Mad. DE VERTSEC.

Ses discours m'ont fait ouvrir les yeux,
Et je vais devenir raisonnable.

MONDOR.

Grands dieux !

Mad. MONDOR.

Graces à lui, deux fois vous m'avez embrassée.

(Mondor rit et ne répond r

FRONTIN.

Il est né dans mes bras.

MONDOR.

Bon.

NÉRINE, *montrant son anneau.*

Il m'a fiancée.

MONDOR.

Vraiment ?

LUCILE.

Le premier jour me l'avait fait aimer ;
Le second, pour jamais, me le fait estimer.

MONDOR, *à Melcourt.*

Mais c'est affaire à vous ! et, sans la circonstance
Du procès ruineux qui . . .

Mad. DE BOISVIEUX, *vivement.*

Pour cette alliance.
J'assurerai mon bien.

Mad. DE VERTSEC, *de même.*

Moi, le mien.

Mad. MONDOR, *mettant la main de Lucile dans ce*
Melcourt.

Moi, le mien.

MONDOR, *montrant Lucile.*

Non pas ; de ce bien-ci la moitie m'appartient.

CLÉON et CLITANDRE.

Quoi! monsieur, vous auriez seul la rigueur extrême?...

MONDOR.

Oui, messieurs; je prétends... le lui donner moi-même;
Et je paierai moitié du procès.

MELCOURT.

C'en est trop!
Et je ...

MONDOR.

Je paierai tout si vous dites un mot.
Puis-je payer trop cher le bonheur de ma fille.
La paix et l'union de toute ma famille,
Et le plaisir si doux d'embrasser aujourd'hui,
Après plus de quinze ans, Dorval mon vieil ami,
De passer avec lui le reste de ma vie?
Pour établir chez moi cette heureuse harmonie,
Vous n'avez employé ni l'éclat emprunté
Du bel esprit, ni l'art de la fatuité.
Au fond de votre cœur le sentiment s'épure;
Son langage est toujours celui de la nature;
Votre esprit naturel orne la vérité,
Mais sans la déguiser, voile sa nudité;
Sans jamais s'abaisser, noblement il se plie
Pour se mettre au niveau de ceux qu'il concilie;
Moins vous voulez régner, plus vous faites la loi;
Chacun, auprès de vous, devient content de soi;
Enfin, l'extérieur est toujours agréable,
Le cœur bon, l'esprit juste; et voilà l'homme aimable.

FIN.